



~~1879,~~

~~2334~~

2105



Mon ami, dit le malade en montrant au prêtre les deux enfants qui sanglotaient, c'est à vous que je confie mes pauvres orphelins.

(*Le Château de Kerygêt.*)

2216

LE CHATEAU

DE KERGOËT

INSTYTUT
BADAŃ LITERACKICH PAN
BIBLIOTEKA
90-330 Wrocław, ul. Nowy Świat 72
Tel. 26-68-63

GABRIELLE D'ÉTHAMPES

NOUVELLE ÉDITION



ROUEN

MÉGARD ET C^e, LIBRAIRES-EDITEURS

1874

Propriété des Éditeurs,

Megardus



24.120

Les Ouvrages composant la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont été revus et **ADMIS** par un Comité d'Ecclésiastiques nommé par SON ÉMINENCE MONSEIGNEUR LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE ROUEN.

L'Ouvrage ayant pour titre : **Le Château de Kergoët**, a été lu et admis.

Le Président du Comité,

Sicard J
Archip. de la Métrop

Avis des Éditeurs.

Les Éditeurs de la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont pris tout à fait au sérieux le titre qu'ils ont choisi pour le donner à cette collection de bons livres. Ils regardent comme une obligation rigoureuse de ne rien négliger pour le justifier dans toute sa signification et toute son étendue.

Aucun livre ne sortira de leurs presses, pour entrer dans cette collection, qu'il n'ait été au préalable lu et examiné attentivement, non-seulement par les Éditeurs, mais encore par les personnes les plus compétentes et les plus éclairées. Pour cet examen, ils auront recours particulièrement à des Ecclésiastiques. C'est à eux, avant tout, qu'est confié le salut de l'Enfance, et, plus que qui que ce soit, ils sont capables de découvrir ce qui, le moins du monde, pourrait offrir quelque danger dans les publications destinées spécialement à la Jeunesse chrétienne.

Aussi tous les Ouvrages composant la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** sont-ils revus et approuvés par un Comité d'Ecclésiastiques nommé à cet effet par SON ÉMINENCE MONSIEUR LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE ROUEN. C'est assez dire que les écoles et les familles chrétiennes trouveront dans notre collection toutes les garanties désirables, et que nous ferons tout pour justifier et accroître la confiance dont elle est déjà l'objet.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

LA FAMILLE DE COETVEL.

La Bretagne est un bon pays, qui seul peut-être a su conserver ses anciennes croyances, sa simplicité primitive, ses mœurs rustiques et patriarcales ; qui est resté fidèle aux usages de ses pères, se faisant une loi d'honorer ce qu'ils honoraient, d'aimer ce qu'ils aimaient, de respecter ce qu'ils respectaient. La Bretagne est la terre des vieux souvenirs : là, pas un monument, pas une ruine, pas une pierre qui n'ait son histoire, sa légende. La Bretagne est encore le pays de la foi

et de la loyauté. Et que de douleurs il endure, le pieux Breton, pour avoir un jour place dans le paradis du bon Dieu !

Le Breton est brave, intrépide ; il ne craint pas les dangers, à moins qu'ils ne lui paraissent surnaturels. Il a maintes fois donné des preuves de son courage : qu'on se rappelle ses derniers exploits ; ceux-là seuls suffiront pour rendre glorieuse la mémoire du vaillant défenseur de l'autel et du trône.

L'histoire que nous allons raconter se passe en Bretagne.

A quelques lieues de Vannes se trouve le village de Guésévence ; il se compose d'une vingtaine de maisonnettes et cabanes et d'une vieille église surmontée d'une magnifique flèche. Tout près du village, on remarque une maison blanche, entourée de massifs. Cette maison est connue sous le nom de Castel-Nevez (château neuf). En 1839, elle était habitée par le baron Charles Mériadec de Coëtvel.

Un soir d'avril de cette même année, le baron, en proie depuis quelques mois à une grande maladie, se trouva encore plus mal et présagea sa fin prochaine.

— Approche-toi, mon brave Hoël, dit-il à un

vieillard tristement assis à quelque distance.

Celui-ci obéit au malade, et vint près du lit où il reposait.

— Ne te désole pas, Hoël, reprit le baron d'une voix presque éteinte; réjouis-toi plutôt de me voir quitter cette terre où j'ai tant souffert. La mort ne m'effraie pas, mon ami; car j'ai la conscience d'avoir toujours rempli fidèlement mes devoirs d'honnête homme et de chrétien. Puis, ne va-t-elle pas me réunir aux êtres chéris que j'ai perdus? Cette mort que chacun redoute est pour moi un bienfait.... Mais quoi! tu pleures, Hoël, toi dont la jeunesse s'est écoulée au milieu des combats!

— Eh! que voulez-vous que je fasse sur la terre, quand vous n'y serez plus, mon bon maître?

— Tu te souviendras de moi, et tu prieras pour mon salut et le tien, en attendant qu'il plaise à Dieu de te rappeler à lui.

— Oh! monsieur le baron!

— Hoël, reprit le vieillard, je regrette de ne pas pouvoir te léguer toute ma fortune, au lieu de l'abandonner à des gens assez indifférents à mon égard; mais ils sont, tu le sais, mes légitimes héritiers. Les fils d'Even de Coëtvel sont en outre les seuls rejetons d'une famille qui, sans eux,

s'éteindrait avec moi, et ils n'ont aucune fortune ; c'est donc un devoir pour moi de leur laisser la mienne. Néanmoins, voulant assurer ton existence, j'ordonne à mon cousin de te faire une pension, et de te conserver ton emploi, jusqu'à ce qu'il te plaise de le laisser toi-même.

— Mon bon maître....

— Je lui ordonne aussi, interrompit le vieillard, de garder ma vieille Monique ; vous êtes deux fidèles serviteurs que j'aime et que je désire savoir heureux après ma mort. Even de Coëtvel est bon, vous n'aurez pas lieu de vous plaindre de lui. Mon ami, console-toi et va chercher le recteur ; désormais, je ne veux plus m'occuper des affaires de ce monde, je ne veux songer qu'à Dieu.

— Monsieur le baron, dites-vous vrai, allez-vous mourir ?

— Mon pauvre ami, ne vois-tu pas que la vie s'éteint en moi ? Bientôt mon corps ne sera plus qu'un cadavre. Va, Hoël, va.

Le vieux serviteur, l'âme brisée de douleur, courut, pour obéir à son maître, chercher le curé de Guésévence, intime ami du baron.

Celui-ci voulut recevoir les derniers sacrements dès le soir même, malgré le fidèle Hoël, qui

s'obstinait à lui assurer qu'il n'était pas en danger.

Mais comme minuit sonnait à l'horloge du village, le vieillard rendait le dernier soupir. Le prêtre, Hoël et Monique passèrent la nuit à prier près de son corps. Le lendemain tous les gens du village et des environs accoururent en foule pour assister à ses funérailles ; car on le vénérait et on le chérissait.

Presque à l'extrémité du funèbre cortège, on remarquait un vieillard à l'air imposant et à la démarche pleine de dignité, quoique sa taille fût courbée sous le poids des années ou des chagrins peut-être. Des cheveux blancs comme la neige entouraient une figure belle et sereine, mais empreinte d'une résignation douloureuse.

— Monsieur le marquis ! monsieur le marquis de Kergoët ! disaient les assistants en se montrant avec étonnement le vieillard, que chacun s'empressa de saluer respectueusement, lorsqu'il fendit la foule pour se retirer.

Un mois après la mort du baron, M. Even de Coëtvel, averti par le notaire de son parent, arrivait à Castel-Nevez avec sa famille et prenait possession des domaines du défunt.

Castel-Nevez avait été une fort belle demeure

dont les propriétaires avaient péri sur l'échafaud, à l'exception du baron Mériadec et d'un de ses cousins, encore enfant, qui purent émigrer en Angleterre, d'où ils ne revinrent qu'à la rentrée des Bourbons.

Le baron racheta ses biens et fit bâtir sur l'emplacement du château de ses pères une jolie maison, de construction moderne, qu'il vint habiter avec sa femme et ses enfants. Ceux-ci ne tardèrent pas à lui être enlevés successivement. Au moment où commence cette histoire, il y avait quatre ans qu'il vivait entièrement seul, pleurant chaque jour ceux qu'il avait perdus, et surtout sa plus jeune fille, qui n'avait jamais voulu se marier, afin de ne pas abandonner son vieux père, et la pauvre enfant était morte avant lui !

Even de Coëtvel, ce cousin du baron qui avait émigré avec lui, était un homme d'une cinquantaine d'années ; il n'était point riche, et la femme qu'il avait épousée était pauvre comme lui ; ils avaient donc vu nécessairement de bien tristes jours, ayant une nombreuse famille à élever ; aussi fut-ce sans trop de peine qu'ils apprirent la mort de leur vieux parent dont ils étaient fort éloignés.

Des cinq enfants du baron Even de Coëtvel,

deux n'étaient point avec lui. Olivier, l'aîné, était militaire ; Anatole, de quatre ans moins âgé que son frère, était resté à Poitiers, où il suivait l'Ecole de droit, pour entrer dans la magistrature.

Les trois autres étaient des jeunes filles. L'aînée avait dix-sept ans, la plus jeune quatorze.

M^{me} de Coëtvel, femme de beaucoup de piété et de mérite, aimable, bonne, spirituelle et instruite, faisait elle-même l'éducation de ses filles.

Paule, la plus âgée, était une jeune personne très-orgueilleuse de son titre et de tous ses avantages ; elle était d'une fierté irascible, ne parlant qu'à ceux dont le rang lui semblait digne de rivaliser avec le sien, écrasant les pauvres gens du poids de sa supériorité et de ses dédains : on la craignait, mais on ne l'aimait pas.

Camille, la cadette, n'avait point les défauts de sa sœur, et pourtant, comme elle, elle ne savait pas se faire aimer. Son caractère apathique en était cause. Elle était si indolente, qu'elle serait restée volontiers tout un jour paisiblement assise, sans penser à faire la moindre chose. Lui demandait-on le plus léger service, il lui répugnait de le rendre, dès qu'il fallait se déranger. M^{me} de

Coëtvel avait beaucoup de peine à lui faire partager les leçons qu'elle donnait à ses sœurs ; car la jeune fille redoutait tout ce qu'elle supposait devoir lui donner quelque peine.

Le caractère de cette enfant désespérait la baronne, en même temps que celui de Paule la chagrinait beaucoup ; mais Marguerite , la plus jeune de ses enfants, la dédommageait amplement des ennuis que lui faisaient éprouver ses sœurs ; bonne pour tous, aimable et prévenante pour tous, elle se gagnait tous les cœurs.

Camille surtout mettait sa complaisance à l'épreuve ; tout ce dont elle avait besoin, elle le demandait à sa sœur, sûre de n'en être point refusée.

Hoël et Monique s'attachèrent tout d'abord à la jeune Marguerite.

— Sainte Vierge ! disait Monique les larmes aux yeux , quelle bonne petite demoiselle nous avons là ! Il me semble retrouver en elle sa cousine, M^{lle} Hermine, si bonne, si charitable, si belle, elle aussi !

— C'est vrai, répliquait le bon Hoël, mais les deux sœurs de M^{lle} Marguerite ne se feront point aimer dans le pays.

En effet, les habitants de Guésévence ne tar-

dèrent point à s'apercevoir de la différence qui existait entre les trois sœurs. Si quelquefois les jeunes filles venaient au village, c'est à peine si les deux aînées répondaient au salut que leur faisaient les paysans, tandis que Marguerite leur adressait une bonne parole ou un doux sourire qui les rendait heureux.

M. de Tréfléaz, le recteur, habitué à faire chaque soir une longue visite à son vieil ami, se trouvait bien seul, bien isolé. Liés dès leur plus tendre enfance, ayant servi ensemble dans les gardes françaises, le baron et le curé ne s'étaient jamais quittés, même pendant l'exil. Mais tandis que Mériadec de Coëtvel épousait à l'étranger une jeune personne proscrite comme lui, Ermel de Tréfléaz étudiait pour entrer dans les ordres. Revenus dans leur patrie, le baron vint habiter Castel-Nevez, M. de Tréfléaz la cure de Guésé-vence, qu'il avait sollicitée.

Là, le recteur devint en peu de temps l'ami et le père de ses brebis. On le voyait sans cesse où se trouvaient la souffrance et l'infortune. Il était à la fois le médecin de l'âme et celui du corps ; il soignait celui-ci, secourait celui-là, pour tous il avait de divines consolations et des paroles de paix et d'espérance. Oh ! il était bien vraiment

le ministre de Jésus-Christ, l'envoyé du ciel.

Les vieillards aimaient sa conversation simple et attrayante, les jeunes gens demandaient ses conseils, les mères apprenaient à leurs enfants à le chérir, et ceux-ci le regardaient comme un bon père. Dans chaque famille le nom du pasteur était vénéré, respecté, béni à l'égal de celui d'un saint.

C'était un digne homme et un grand cœur que le recteur de Guésévence.

II.

LES TROIS SOEURS.

— Ma bonne Monique, demanda un jour Marguerite de Coëtvel à la vieille servante, quel est donc cet édifice que j'aperçois là-bas sur le penchant du Coteau-Noir ?

— Mademoiselle, c'est le château de Kergoët.

— Qui donc habite ce château, ma bonne ?

— M. le marquis de Rosven-Kergoët.

— Qu'est-ce que ce marquis, Monique ?

— Autrefois, du temps de feu ma mère et mes grand'mères, les Kergoët étaient très-puissants ; ils étaient les seigneurs de tous les hameaux environnants. Le marquis est aujourd'hui encore

le plus riche propriétaire du pays, quoique sa fortune ait bien diminué.

— Est-ce qu'il n'y a aucune société dans ce pays ? interrompit brusquement M^{lle} de Koëtvel aînée, qui jusque-là avait gardé le silence. Quel triste pays ! ajouta-t-elle ; pas de voisins, pas de distractions ; toujours la solitude, et rien que la solitude.

— Le château de Kergoët est l'habitation la plus voisine de la nôtre, reprit Marguerite. Papa devrait faire une visite au marquis : il trouverait en lui un ami peut-être.

— Le marquis ne voit ni ne reçoit personne, mademoiselle ; le château de Kergoët ne s'ouvre pour aucune visite.

— Ah ! par exemple ! voilà qui est plaisant, s'écria Paule ; vous croyez que si nous nous présentions chez lui, le marquis ne nous recevrait pas ?

— Probablement, mademoiselle.

— Je veux en faire l'essai, et je prierai papa de nous y conduire. Ce serait curieux vraiment que ce vieux solitaire refusât d'ouvrir sa porte au baron de Coëtvel et à sa famille !

— Ainsi, il vit seul dans ce vieux château ? demanda Marguerite.

— Oh ! non, il a avec lui ses deux filles et sa nièce.

— Qui sont vieilles sans doute ?

— La plus âgée peut avoir dix-huit ans.

— Est-ce que, par hasard, elles ne sortent pas non plus ?

— Il y a bien des années que je ne les ai vues, à l'exception de M^{lle} de Varville, qu'on rencontre quelquefois ; encore est-ce assez rare.

— Je veux aller au château de Kergoët, moi, reprit Paule ; je l'ai mis dans ma tête, j'irai. Marguerite, tu te joindras à moi, n'est-ce pas ? pour obtenir de mon père qu'il nous y conduise.

— Si cela te fait plaisir, je ne demande pas mieux. Le château de Kergoët doit être bien curieux à visiter, ma bonne ? ajouta Marguerite, en se retournant vers Monique.

— Dame ! oui, mademoiselle ; car il est joliment beau. J'y suis allée il y a bien longtemps ; M^{me} la marquise vivait encore. Il a été dévasté pendant la Révolution ; mais le marquis y a fait faire de grandes réparations. Ah ! c'est un séjour bien agréable ; c'est-à-dire non, il est triste maintenant ; mais autrefois, du vivant de madame et de M. Bénédicte, c'était une demeure bien gaie et bien heureuse. Ah ! que de changements ont eu

lieu là depuis six ans, époque de la mort du jeune de Kergoët, qui a péri dans un naufrage : d'abord la mort de la marquise et d'autres grands chagrins ; enfin, c'est depuis tous ces malheurs que M. de Kergoët a cessé toutes relations avec le dehors.

— C'est affreux de perdre ainsi tous les membres de sa famille, dit Marguerite. Je m'explique sans peine la répugnance du marquis à recevoir des visites.

— Aussi n'en reçoit-il jamais, mademoiselle. M. le recteur est le seul qui ait ses entrées libres au château. Feu M. le baron, mon pauvre maître, y était admis aussi sans aucun obstacle.

— Nous verrons bien ! murmura Paule. Papa, dit-elle dès le même jour au baron, ne nous conduirez-vous pas faire quelques visites à nos voisins ?

— J'y songeais, ma fille.

— Des visites ! repartit Camille ; à quoi bon ?

— Rassure-toi, ma chère, papa sera assez bon pour nous conduire en voiture.

— N'importe, dit Camille, rien n'est plus ennuyeux ; il faut se déranger, s'habiller.... que sais-je, moi ?...

— Papa, reprit Paule, sans prendre garde aux

récriminations de sa sœur, vous nous mènerez au château de Kergoët, n'est-ce pas ? Est-il vrai que le marquis ne voie personne ?

— M. de Kergoët a eu beaucoup de chagrins, ma fille ; il ne serait pas étonnant qu'il se fût retiré du monde et désirât vivre seul ; cependant je suppose qu'il voudra bien me recevoir, au moins une fois, en ma qualité de proche parent d'un de ses meilleurs amis. Nous irons demain.

— Oh ! merci, cher père !

— Ne me dispenserez-vous pas de cette visite, papa ? demanda Camille.

— Non, ma fille, tu la feras comme tes sœurs.

La jeune fille fit une petite moue pleine de mauvaise humeur.

— Et toi, Marguerite, demandes-tu à rester aussi ?

— Moi, papa, je ferai ce que vous voudrez.

— Bien, mon enfant ; j'attendais cette réponse.

Les choses étant ainsi convenues, Paule vint reprendre son ouvrage et s'asseoir près de sa mère et de Marguerite, qui travaillaient dans l'embrasement d'une fenêtre. Quant à Camille, elle

continua à se dandiner sur son fauteuil en répétant sur tous les tons :

— Quelle corvée que les visites !

— Eh bien ! Camille, tu ne travailles pas ? A quoi penses-tu donc ? lui demanda sa mère.

— A rien, maman.

— Où donc est ton ouvrage ?

— Je ne sais trop ; pourtant je crois que je l'ai laissé sur ma console.

— Va donc le chercher, mon enfant.

— Cela ne presse pas, maman ; il fait si chaud ! Voyez, mes mains sont tout humides.

— Bon ! crois-tu donc qu'il n'en soit pas ainsi de tes sœurs ? Cela ne les empêche cependant pas de travailler. C'est une très-mauvaise chose que de s'habituer à ne rien faire.

— Maman, je....

— Quoi ! tu répliques encore ! Mais tu n'as donc pas de honte, Camille ? A quinze ans, non-seulement tu restes inoccupée, mais encore tu cherches des excuses à peine pardonnables à un enfant.

— Je vais appeler Eva, maman ; elle ira chercher mon travail.

— Comment ! ma bonne amie, tu dérangerais cette fille pour une semblable bagatelle !

— Maman, ces escaliers sont si fatigants.

— Veux-tu que j'aille chercher ce qu'il te faut, ma bonne Camille ? demanda Marguerite.

— Oh ! ma petite sœur, que tu serais aimable !...

— Restez ici, Marguerite, dit M^{me} de Coëtvel en retenant la jeune fille, déjà levée pour rendre service à sa sœur. Camille, allez-y vous-même, je le veux.

Cette fois, M^{lle} de Coëtvel se leva, non sans pousser de profonds soupirs.

— Ne te dépêche pas trop, ma chère sœur, dit en ricanant Paule, qui aimait volontiers à s'amuser aux dépens des autres, et qui eût peut-être continué longtemps sur ce ton, si un regard sévère de M^{me} Thérèse ne fût venu arrêter son élan.

— Paule, dit-elle à sa fille aînée, quand Camille eut quitté le salon, vous n'êtes pas charitable envers votre sœur. Je sais bien qu'elle n'est point parfaite, mais vous ne l'êtes pas non plus.

L'orgueilleuse jeune fille rougit et baissa les yeux.

— Loin de la taquiner sans cesse comme vous le faites, continua la baronne, ne feriez-vous pas mieux de lui parler charitablement ? Ce n'est

pas en vous moquant d'elle que vous parviendrez à la corriger du malheureux défaut qui ternit toutes ses bonnes qualités. Que ne suivez-vous l'exemple de Marguerite ? L'entendez-vous jamais dire une parole aigre ou désagréable à qui que ce soit ?

— Ma chère maman..., dit Marguerite.

— A votre âge, Paule, il est triste pour mon cœur d'avoir à vous offrir votre plus jeune sœur pour modèle ; car, comme aînée, vous devriez être l'exemple de vos cadettes. Ne rougis pas, Marguerite : on ne doit pas rougir, quand on se conduit bien. Je ne te parlerais pas ainsi, ma fille, si je ne te connaissais aussi humble que la violette et si je ne savais pas que tu ne te prévau-dras jamais des éloges que j'accorde à ta conduite.

— Ma chère maman, je suis heureuse de vous contenter, voilà tout.

— C'est désespérant, pensait Paule, que l'on vienne sans cesse nous vanter cette enfant si nulle comme un prodige, et nous la donner pour modèle.

Camille, ayant enfin trouvé son ouvrage, se mit à travailler ; mais elle le faisait si nonchalamment, elle mettait tant de temps à tirer son

aiguille , que ses sœurs le faisaient trois fois contre elle.

Bien souvent la bonne Marguerite lui aidait, afin qu'elle n'eût pas à essayer les sarcasmes de Paule. Il faut le dire à la louange de Camille, elle savait parfaitement reconnaître la différence qui existait entre ses deux sœurs et préférait l'aimable caractère de Marguerite à l'orgueilleuse humeur de Paule.

Le cœur de Camille valait mieux que celui de Paule. Elle compatissait plus volontiers aux souffrances d'autrui, elle plaignait les malheureux , mais, hélas ! sans avoir la force de les secourir.

Paule n'avait point pour Camille et Marguerite cette tendresse qui règne ordinairement entre des sœurs ; elle trouvait Camille ennuyeuse et Marguerite insupportable. Leur société lui déplaisait souverainement ; elle préférait celle de deux ou trois amies qui ne fussent pas raisonnables comme Marguerite, indolentes comme Camille.

Marguerite voyait avec peine le peu de cas que sa sœur faisait d'elle ; mais elle avait assez d'empire sur elle-même pour cacher ce chagrin , et c'était par d'aimables prévenances qu'elle répondait à la froideur de Paule.

Depuis son arrivée à Guésévence, M^{lle} de

Coëtvel aînée s'était rapprochée de ses sœurs, un peu forcément, il est vrai.

Il lui avait fallu abandonner ses amis de Poitiers, et, ne connaissant personne à Guésévence, la société de ses sœurs lui était devenue nécessaire pour tromper l'ennui que lui causaient de longues journées passées au fond d'un solitaire petit village de Bretagne.

III.

LE CHATEAU DE KERGOET.

— Eh bien ! mesdemoiselles, demanda le lendemain M. de Coëtvel aux jeunes personnes, êtes-vous bientôt prêtes ? Partons-nous ?

— Quand vous voudrez, papa, répondirent Paule et Marguerite en entrant dans la pièce où se trouvait le baron.

— Et Camille ? demanda-t-il.

— Elle n'est pas prête sans doute, répondit Paule.

— Je vais la chercher, dit vivement Marguerite.

Quand la jeune fille entra dans la chambre de sa sœur, celle-ci n'était qu'à demi habillée.

— Tu n'en es que là, Camille ? Nous partons, sais-tu ?

— Aide-moi, je t'en prie, ma bonne Marguerite.

Grâce à sa sœur, Camille fut bientôt en état d'accompagner ses parents. La famille monta en voiture et se dirigea tout d'abord vers Kergoët.

✕ Le château de Kergoët était admirablement situé sur le penchant d'une colline, d'où il dominait toute la contrée. C'était un monument fort ancien, à en juger par les différentes sortes d'architecture qui le composaient. Ses hautes tours crénelées et ses flèches dentelées se détachaient merveilleusement sur le vert foncé des grands arbres du parc ; ses nombreuses fenêtres s'ouvraient sur tous les côtés de la campagne ; de chacune d'elles on découvrait un nouveau paysage. De quelques-unes c'était tout le pays de Guésé-vence avec ses immenses champs de sarrasins, ses vertes prairies et sa lande !... sa lande où s'élevaient, fières comme des géants prêts à combattre, d'immenses pierres druidiques sur lesquelles la main du temps s'était vainement posée ; puis ses grands bois qui recélaient peut-être l'ombre de quelque vierge druide ; puis ses bruyères, roses et ses ajoncs aux fleurs d'or....

De quelques autres, c'était la mer, la mer toute parsemée d'îles ; mais c'était surtout de la

tour Blanche, la plus haute du manoir, que l'on découvrait un admirable panorama ; c'étaient des masses de clochers s'élevant au-dessus des landes ; on apercevait jusqu'à celui de Saint-Paterne de Vannes ; c'étaient des châteaux, des ruines ; puis c'était Quiberon avec ses désolants souvenirs, les îles d'Houat, d'Hoëdie, Belle-Isle.

A l'intérieur, le château était fort beau ; car, à part quelques appartements, tout y avait été remis à neuf.

De loin, le baron faisait admirer aux dames la construction à la fois élégante et hardie du vieux manoir. Marguerite s'extasiait volontiers sur l'imposante beauté du castel. Paule préférait la gracieuse habitation moderne du baron Mériadec. Camille disait simplement qu'il fallait avoir eu beaucoup de patience pour construire un tel monument et qu'on devait y avoir mis bien du temps.

Une longue avenue fermée par une grille conduisait à l'ancienne cour d'honneur du château. La voiture traversa l'avenue et ne s'arrêta qu'à l'entrée de la grande cour, également fermée par une grille derrière laquelle parut le concierge.

— M. le marquis de Rosven-Kergoët ? demanda le baron.

— M. le marquis ne reçoit pas, lui répondit-on.

— Portez cette carte à votre maître, reprit M. de Coëtvel, et venez me dire la réponse.

Le concierge rentra au château et ne tarda pas à reparaitre dans la cour, suivi d'un vieillard en livrée qui s'inclina respectueusement devant les visiteurs.

— Que M. le baron ait la bonté de me suivre, dit-il, tandis que le concierge était à la porte.

— Vous voyez bien, dit Paule d'un air de triomphe à ses sœurs.

Le vieux serviteur introduisit la famille de Coëtvel dans un vaste salon tendu d'une tapisserie de haute lisse représentant des chevaliers armés de pied en cap, qui disparaissaient presque sous les nombreux portraits dont la salle était ornée. Au plafond se montrait l'écusson des Kergoët; on le voyait encore au-dessus des larges portes à deux battants. Deux énormes glaces, dans lesquelles se miraient les portraits suspendus à la muraille, étaient placées l'une en face de l'autre. Sur la grande cheminée de marbre il y avait des candélabres d'argent à plusieurs branches, une pendule d'un grand prix, des vases d'albâtre; au plafond se balançaient trois lustres

semblables aux candélabres. Le parquet était recouvert d'un tapis aux couleurs éclatantes, aux dessins variés. L'ameublement, de même que les tentures, était en velours ponceau. Les meubles, tous d'une forme antique, étaient richement sculptés. Enfin, pour terminer la description, je signalerai deux statues de bronze représentant des chevaliers tout bardés de fer, qui se tenaient au fond du salon. C'étaient, disait-on, les chevaliers Bénédict et Tanneguy de Kergoët, deux vaillants frères jumeaux qui avaient accompagné saint Louis en terre sainte et en étaient revenus sans lui, hélas ! Il y avait sur ces deux frères jumeaux de longues histoires plus ou moins fantastiques et de touchantes ballades, que les jeunes filles chantaient en allant au lavoir. Qu'ils eussent existé ou non, les deux frères jumeaux étaient l'objet d'une vénération toute particulière de la part des habitants de Guésévence et un motif d'orgueil pour Kergoët.

On pouvait voir aux épées appendues sous chaque portrait de famille que c'était là une race de vaillants chevaliers.

Tout était antique dans le grand salon du château. En y pénétrant, on se croyait transporté dans un autre siècle, dans un de ces siècles où tout était

honneur et loyauté, et dont les derniers souffles se sont évanouis sous les sanglantes étreintes de la Terreur.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées depuis que la famille de Coëtvel avait été introduite, lorsque le vieux serviteur ouvrit la porte du salon devant son maître.

A l'entrée du marquis, le baron et sa famille se levèrent ; ce dernier s'avança vers le vieillard qui vint saluer les dames.

— Je vous demande pardon, monsieur le baron, ainsi qu'à vous, mesdames, des difficultés que l'on a faites pour vous recevoir ; mes domestiques savent que, depuis les malheurs qui m'ont accablé, je ne vois presque personne et....

— Ah ! monsieur le marquis, permettez-moi de vous dire toute la part que nous prenons à vos chagrins.

— Merci, monsieur. L'adversité vous a visité aussi. Vous avez perdu un bon parent, et moi un ami fidèle. Mais que voulez-vous, monsieur, nous ne sommes sur cette terre que pour être éprouvés ; chacun de nous a ses peines plus ou moins fortes. Ah ! il en est dont le poids est si lourd....

— Qu'il faut un grand courage pour les supporter, acheva M. de Coëtvel.

— Il y a bien des années que je ne vous ai vu, monsieur Even, reprit le marquis après un instant de silence ; je vous trouve toujours le même. Vous n'en direz pas autant de moi, n'est-ce pas ? Je suis bien vieilli, bien usé. Voyez, mes cheveux sont entièrement blancs, et pourtant je n'ai guère que soixante ans.... M'auriez-vous reconnu ?

— Parfaitement.

— Et, dites-moi, comptez-vous vous fixer ici tout à fait ?

— Oui, monsieur ; et je serai bien heureux, si vous daignez parfois faire lever en ma faveur la rigoureuse consigne qui ferme votre porte.

— M. le baron de Coëtvel sera toujours le bienvenu sous le toit de Kergoët, répondit le marquis avec vivacité.

Le baron s'inclina.

— N'aurons-nous pas le plaisir de voir M^{mes} de Kergoët ? demanda la baronne.

— Mes filles sont souffrantes, répondit le vieillard en hésitant, mais je vais du moins vous présenter ma nièce.

Le marquis sonna, le vieux serviteur parut.

— Lormel, dit M. de Kergoët, priez M^{lle} de Varville-Lepont de se rendre ici.

— Que me voulez-vous, cher oncle ? dit en entrant, quelques instants après, une belle jeune fille de dix-sept à dix-huit ans.

Puis, apercevant les étrangers, elle s'arrêta toute confuse ; mais recouvrant aussitôt sa présence d'esprit, elle s'avança pour les saluer.

— Venez, Isabelle, que je vous présente à ces dames, dit le marquis en prenant sa nièce par la main. Madame la baronne, c'est une jeune orpheline que j'aime comme ma fille. Isabelle, ces dames sont les cousines du baron de Coëtvel, notre vieil ami.

Après les premiers compliments, la conversation roula sur divers sujets assez insignifiants, puis M. et M^{mes} de Coëtvel prirent congé du châtelain et de sa jolie nièce.

Monique tomba des nues quand les jeunes filles lui apprirent que la porte si bien close ordinairement du château de Kergoët s'était ouverte pour ses nouveaux maîtres.

Tout le village le sut bientôt et en causa beaucoup ; car à Guésévence, comme dans tous les petits endroits, on faisait d'un rien une grande affaire.

IV.

UN PARI.

Trois mois se sont écoulés depuis l'arrivée de la famille de Coëtvel à Castel-Nevez. Le marquis de Kergoët a rendu au baron sa visite, mais il s'en est tenu là, et n'a pas même engagé ses voisins à lui en faire une seconde; néanmoins, ceux-ci sont retournés plusieurs fois au château.

Dès le premier abord, Isabelle a su plaire à Marguerite; souvent celle-ci parle de M^{lle} de Varville, disant qu'elle serait heureuse de la connaître davantage.

Si la bonne Marguerite s'est sitôt sentie prise d'intérêt pour cette jeune fille, qui lui est inconnue, c'est qu'elle a deviné, sous son apparente résignation, quelque profond chagrin que son excellent cœur désire consoler. Isabelle, de son

côté, a été charmée de l'air de douceur et de bonté répandu sur les traits de M^{lle} de Coëtvel.

— Oh ! se disait-elle parfois, s'il m'était donné d'avoir une amie, je crois que j'en trouverais une dans cette jeune fille.

Puis, la pauvre enfant, baissant tristement la tête, ajoutait avec amertume :

— Beaux jours de mon enfance, qu'êtes-vous devenus ?

La vie de M^{lles} de Coëtvel se passait fort gaiement. On était alors au mois de septembre ; Anatole, qui était en vacances, venait d'arriver à Castel-Nevez avec un de ses cousins, neveu de la baronne. Ils étaient gais, rieurs, et savaient mettre tout le monde en train,

M^{me} de Coëtvel, voulant divertir cette jeunesse, projeta de donner une petite soirée, à laquelle elle comptait inviter le marquis et ses filles, bien qu'elle pensât qu'ils n'y paraîtraient pas.

— Bonne nouvelle, mesdemoiselles ! dit une après-midi Anatole de Coëtvel en entrant dans la chambre où ses sœurs travaillaient en babillant.

— Qu'est-ce donc ? s'écrièrent les jeunes filles.

— Devinez.

— A quoi bon nous donner tant de peine, dit Camille, pour ne rien apprendre peut-être ?

— Comme il te plaira, ma chère ; et vous, mesdemoiselles ?

— Voyons, dit Paule, serait-ce que M. de Rosven-Kergoët accepte l'invitation que maman lui a envoyée hier ?

— Bah ! tu n'y es pas !

— Olivier ! c'est d'Olivier qu'il s'agit ? dit Marguerite, qui avait aperçu un papier roulé sous les doigts d'Anatole.

— Tu as deviné, petite sœur.

— Olivier a écrit ? dit Camille en s'arrêtant sur chaque mot, selon sa coutume ; que dit-il ?

— Il nous annonce son retour, parions ! dit Marguerite les yeux brillants de joie.

— Cette chère petite sœur est une véritable sorcière, repartit Anatole en riant.

— Quel bonheur ! reprit Marguerite : il y a si longtemps que nous avons vu ce pauvre Olivier !

— J'en suis vraiment bien aise, ajouta Camille.

— Et quand arrive-t-il ? demanda Paule.

— Voici sa lettre ; mais comme vous vous disputeriez à qui la lirait la première, mesdames, c'est moi qui vais avoir l'honneur de le faire.

— Allons, mauvais plaisant, dépêche-toi, dit Marguerite.

Olivier de Coëtvel annonçait, en effet, son arri-

vée ; sa lettre devait ne le précéder que de quelques jours.

La surveillance du jour fixé pour la petite réunion que M^{me} Thérèse donnait à ses amis, la famille Coëtvel était réunie dans le salon, éclairé par une lampe posée sur la table autour de laquelle travaillaient les jeunes filles et leur mère. Le baron lisait, Anatole et Raphaël jouaient aux échecs. Soudain le pas de plusieurs chevaux se fit entendre, tout le monde écouta attentivement.

— Est-ce lui ? dit le baron en quittant son livre.

— C'est lui ! s'écria la baronne en se levant.

Cinq minutes après, Olivier était dans les bras de ses parents.

— Mon bon père, ma chère mère, dit-il après les premiers embrassements, en montrant un jeune officier qui jusqu'alors s'était tenu à l'écart, permettez-moi de vous présenter mon meilleur ami, monsieur le vicomte Etienne de la Serrière.

— Soyez le bienvenu, monsieur, dit le baron affectueusement ; les amis de mon fils sont toujours reçus par nous avec plaisir.

Le jeune homme s'inclina en signe de remerciement.

— Etienne, dit Olivier en désignant Anatole

et Raphaël, voici mon frère et mon cousin ; je te prie de leur donner part dans ton amitié.

— Je réclame moi-même celle de ces messieurs, répliqua le vicomte en tendant la main aux deux jeunes gens, qui la serrèrent cordialement.

— Que je suis heureux de vous revoir, mes bons parents ! disait Olivier ; et vous, mes chères petites sœurs, comme vous êtes grandes, surtout Marguerite ! Vraiment je ne t'aurais pas reconnue ; tu n'étais qu'une enfant quand je vous ai quittés, et voilà que je te retrouve grande et charmante demoiselle. Camille est bien changée aussi.

— Et moi, mon frère ? demanda Paule.

— Toi, ma chère, tu es toujours majestueuse et imposante comme une reine.

— Et toi, tu es donc toujours malin et moqueur ? reprit Paule ; il me souvient que tu nous faisais bien enrager parfois.

— Au physique comme au moral, je suis toujours le même, répliqua Olivier.

— Toujours aussi bon, aussi aimant, pensa M^{me} Thérèse ; tant mieux, mon Dieu !

La soirée fut gaie ; ce fut une de celles dont on aime à se rappeler, parce qu'elles ne laissent dans l'âme que de douces pensées.

Olivier de Coëtvel était favorisé du ciel et de

la nature; il avait tout pour lui : esprit noble et élevé, cœur droit et loyal, âme bonne et généreuse. A ces belles qualités le jeune officier joignait une figure agréable, une tournure distinguée, de jolies manières et beaucoup d'esprit.

Etienne de la Serrière était un jeune homme rempli d'excellentes qualités, mais romanesque au dernier point. Il aimait les aventures surprenantes, il se passionnait pour tout ce qui avait un cachet d'originalité ou de mystère. Bien qu'il fût né en Bretagne, il ne connaissait pas son pays, l'ayant quitté fort jeune, et il se faisait une joie de visiter les vieux monuments, les vieilles ruines, en demandant la légende qui s'y rattachait; d'examiner de près les menhirs et les dolmens dont il avait tant entendu parler. Olivier lui avait promis de le conduire à Carnac par un beau clair de lune. C'est qu'alors tous ces géants de granit, éclairés par une lumière douteuse et blafarde, revêtent des formes fantastiques qu'une imagination, pour peu qu'elle soit légèrement superstitieuse, n'est pas éloignée de prendre pour des êtres surnaturels. D'entre chaque menhir, on voit surgir les korrigands ou les kourils, si redoutés en Bretagne, ou bien une légion de malins pouliquets.

Etienne de la Serrière aimait l'incroyable, le fantastique, l'inouï.

Olivier ne manqua point d'instruire ses sœurs de ce qu'il appelait les lubies de son ami. Paule en fit son profit.

— Bon ! pensa-t-elle charitablement, je suppose que nous allons quelque peu rire aux dépens de M. le vicomte ; s'il aime les aventures, nous aimons, nous, à nous divertir ; or, nous n'en trouvons pas l'occasion ; en voici une qui se présente, saisissons-la et amusons-nous.

Le lendemain de l'arrivée de leur frère, les trois sœurs, Olivier et Raphaël, causaient ensemble dans le salon. Paule entretenait son frère de la famille de Kergoët, lorsque Etienne et Anatole, qui revenaient de faire une promenade au jardin, entrèrent. La jeune fille prononçait alors ces mots :

— N'est-ce pas, mes sœurs, que c'est vrai ?

— Oui, répondit Marguerite.

Camille se contenta d'approuver par un signe.

— Qu'est-ce donc, ma sœur ? demanda Anatole ; de quoi parlais-tu ?

— Ah ! voilà, monsieur le curieux ! Il fallait te trouver là, tu aurais entendu ; je ne répète pas.

— Ma curiosité est pourtant singulièrement

piquée, reprit le jeune homme en échangeant un malin sourire avec Raphaël.

— Bah ! fit celui-ci. Paule nous disait des choses.... incroyables.

— Elle vous racontait les lugubres apparitions des ruines de Kerfléac, je gage.

Etienne devint attentif.

— Décidément il donnera dans le panneau, glissa Raphaël à l'oreille de sa cousine.

— Croyez-moi, si vous le voulez, mon cousin, dit la jeune fille en retenant à grand'peine son sérieux, je ne vous force pas.

— Depuis quinze jours que je suis ici, vous dites toujours la même chose, Paule, pourtant....

— Enfin, de quoi s'agit-il ? interrompit Anatole ; est-ce de la Groac'h de l'Etang-aux-Moines ?

— Eh ! non ; tu sais ce vieux château qui domine toute la contrée ?

— Parbleu ! je ne vois, quand je me lève et quand je me couche, que ses éternelles tourelles en face de mes fenêtres. Après ?

— Eh bien ! mon cher, Paule prétend que personne ne peut en franchir l'entrée. Il paraît que ce sombre manoir est habité par un vieux marquis et par des dames charmantes et d'une beauté

remarquable ; ce qui est assez difficile à savoir, puisque personne ne les a jamais vues. Bref, il y a sur cette vieille demeure un voile mystérieux et impénétrable que nul n'a encore osé soulever, peut-être dans la crainte de quelques maléfices....

— Ceci est, ma foi, très-plaisant ! s'écria le vicomte.

— J'aimerais à m'assurer par moi-même si ce que l'on dit est vrai, continua Raphaël ; mais je suis un peu poltron, et je craindrais quelque piège par les habitants du château.

— Vous avez peur ! fit Etienne avec pitié ; ah ! par exemple ! Moi je suis soldat, et brave par conséquent, je....

— Est-ce que vous voudriez aller à Kergoët, par hasard, vicomte ? demanda Anatole.

— Pourquoi pas ?

— Mais on ne vous y laissera pas entrer, monsieur, dit Paule.

— C'est ce que nous verrons.

— Pourquoi vous donner la peine de faire ce chemin ? dit Camille avec son calme habituel ; je vous assure que la porte ne vous sera point ouverte.

— Messieurs, s'écria le vicomte, je parie ce

que vous voudrez que non-seulement j'entrerais au château, mais encore que j'y passerai la nuit, et que je découvrirai le fameux mystère. Je suis entièrement étranger à ce pays et vais me donner pour un pauvre voyageur égaré qui réclame l'hospitalité. Acceptez-vous mon pari, Anatole, Raphaël, et toi, Olivier ?

— Moi, non vraiment ; je dis que tu es fou, et voilà.

— Merci du compliment ! Que parions-nous, messieurs ?

— Votre beau cheval brun, dit en riant Anatole, contre le mien et celui de Raphaël. Si nous gagnons, nous tirerons le vôtre au sort.

— Soit ! dit Etienne, tape là.

Olivier haussa les épaules.

— Décidément tu perds la tête, mon pauvre ami ! dit-il.

— Ça, messieurs, reprit le vicomte sans prendre garde aux paroles d'Olivier, si vous ne me revoyez pas avant une heure ou deux, c'est que j'aurai gagné mon pari. Adieu !

Et sur ce, Etienne de la Serrière courut prendre son cheval à l'écurie et partit comme un trait dans la direction de Kergoët.

V.

UNE NUIT AU CHATEAU DE KERGOËT.

— Qu'est-ce donc que toute cette comédie ? demanda Olivier, quand Etienne se fut éloigné ; voudriez-vous me l'expliquer ? Quelle idée vous est venue de faire courir cet étourdi de la Serrière à neuf heures du soir à Kergoët ?

— C'est ta faute, Olivier, répondit Paule en riant.

— Ma faute ? Ah ! par exemple !

— Tu nous as révélé le caractère bizarre de ton ami, et nous avons voulu nous divertir à ses dépens ; il n'y a pas de mal à cela. Anatole et Raphaël étaient du complot et m'ont parfaitement secondée ; quant à toi, nous n'avons pas jugé prudent de t'y admettre ; tu es si raison-

nable, mon cher frère, que tu nous eusses détournés de notre projet.

— Assurément.

— Tu es folle, Paule, dit Camille ; ce jeune homme va être dans une belle colère après toi, quand il va voir que tu t'es ainsi jouée de lui.

— D'abord, ma cousine, dit Raphaël, qui contenait à grand'peine une furieuse envie de rire, je vous ferai observer que Paule n'est pour rien là-dedans, puisque c'est moi qui ai tout fait. Le vicomte ne pourra donc s'en prendre qu'à moi seul.

— Ainsi vous êtes toujours mauvais plaisant, Raphaël ? dit Marguerite. Quoique je ne comprisse pas parfaitement où vous vouliez en venir, j'ai bien pensé qu'il s'agissait de jouer quelque malin tour à M. de la Serrière, mais....

L'arrivée du baron et de sa femme arrêta la parole sur les lèvres de la jeune fille.

Il était près de onze heures lorsque la famille se sépara.

— Mes amis, dit Raphaël à ses cousins, je commence à croire qu'Etienne a gagné son pari et que nos chevaux sont à lui.

— Te sens-tu sommeil, Raphaël ?

— Ma foi, non.

— Eh bien ! attendons jusqu'à minuit ; si, à

minuit, le vicomte n'est pas ici, nous pourrions dormir en paix ; car il aura vraisemblablement trouvé abri sous les nobles murailles de Kergoët. Restes-tu avec nous, Olivier ?

— Parbleu !

Les trois jeunes gens entrèrent dans la chambre d'Anatole, où chacun d'eux s'établit dans un bon fauteuil. Ils causèrent d'abord assez chaudement, mais bientôt la conversation languit, puis s'éteignit tout à fait ; leurs yeux se fermèrent peu à peu, leur tête se pencha ; ils s'endormirent et laissèrent passer les heures.

Raphaël sortit le premier de cette somnolence.

— Peste ! dit-il, la victoire est décidément au vicomte. Olivier ! Anatole ! cria-t-il en les secouant l'un et l'autre ; réveillez-vous, mes amis.

— Qu'y a-t-il ? s'écrièrent les deux frères en sautant sur leurs sièges.

— Il y a qu'il est deux heures passées et qu'il vaut mieux aller dormir dans nos lits que sur ces fauteuils. Laissons Anatole se coucher, et allons en faire autant.

— Deux heures ! répéta Olivier en se frottant les yeux. Diable ! nous n'avons pas mal dormi, il paraît. Bonne nuit, camarades, je regagne ma chambre ; car, en vérité, je tombe de sommeil.

Tout en parlant ainsi, le jeune officier se dirigeait vers la porte, qui s'ouvrit brusquement. Etienne entra, l'air hagard, les cheveux en désordre, la figure livide et contractée.

Les trois jeunes gens reculèrent épouvantés.

— Qu'as-tu ? Que vous est-il arrivé ? demandèrent-ils à la fois.

— Oh ! si vous saviez !... répliqua Etienne en se jetant accablé sur un siège.

— Tu m'effraies, Etienne ; parle donc, je t'en conjure.

— J'ai vu.... Mais non, non, je ne le puis dire, c'est trop horrible !... Ah ! j'en suis tout bouleversé !... Olivier, ne m'interroge pas, je t'en prie.... Oh ! c'est affreux, affreux !... Ils ont bien raison de s'ensevelir dans la retraite, de se cacher à tous les yeux, les lâches !

— Le malheureux devient fou, en vérité, dit Olivier consterné, en se tournant vers les deux jeunes gens.

— Plût au ciel que tu eusses dit vrai, Olivier ! Mes bons amis, je ne veux pas vous tenir éveillés plus longtemps, ajouta le vicomte en leur tendant la main ; je craignais que vous ne fussiez inquiets : c'est pourquoi, ayant aperçu de la lumière, je suis entré ici.

— Je suis atterré, dit Raphaël, quand le jeune officier se fut éloigné, qu'a-t-il découvert? Quelque horrible secret sans doute.

— Ne te fie pas aux paroles d'Etienne, répliqua Olivier; il exagère toujours; sa folle imagination lui fait voir du romanesque dans les choses les plus simples.

— Mais sa pâleur, ses traits défaits n'annoncent-ils pas qu'il vient d'être témoin de quelque scène terrible?

— Je ne sais que penser, repartit Olivier avec tristesse. Demain nous tâcherons qu'il s'explique.

Qu'était-il donc arrivé à Etienne de la Serrière au château de Kergoët?

Lorsque le jeune homme eut franchi l'avenue de marronniers dont la grille était encore ouverte, le chemin lui fut barré par la seconde grille, celle qui fermait l'entrée de la cour d'honneur. Il appela; le concierge accourut, mais ne se montra nullement d'humeur à le recevoir.

— Hélas! fit Etienne d'un ton piteux, je ne suis pas difficile, mon brave homme, logez-moi n'importe où; mais, pour Dieu! ne me laissez pas coucher à la belle étoile.

— Attendez-moi donc, monsieur, je vais aller prendre les ordres de mon maître.

Le marquis ordonna de loger l'étranger.

— Entrez, monsieur, dit d'un ton radouci le concierge à Etienne, en venant tenir la bride de son cheval.

Lormel, le vieux majordome, attendait l'officier, à qui il fit monter deux ou trois escaliers et traverser plusieurs appartements avant de le conduire à celui qui lui était destiné.

— Monsieur n'a besoin de rien? demanda le vieillard avant de se retirer.

Sur sa réponse négative, Lormel ajouta :

— Du reste, si monsieur désirait la moindre chose, il n'aurait qu'à appeler, tous les gens de la maison sont à ses ordres.

Etienne remercia d'un signe.

— Ah ça, pensa-t-il lorsqu'il fut seul, je ne vois jusqu'ici rien de bien extraordinaire dans ce château. On a fait, il est vrai, quelques difficultés pour me recevoir; mais on n'aime pas toujours introduire chez soi le premier venu; d'après ce que disaient M^{lle} Paule et Raphaël, je pensais qu'il me faudrait au moins escalader les murs pour pénétrer dans cette vieille demeure. Et cependant il y a un mystère ici; ce mystère, je dois en avoir la clef pour gagner mon pari et en venir à mon honneur.... Cela me paraît quelque peu difficile.... Enfin, attendons.

Sur ce, le vicomte se jeta tout habillé sur un lit à quenouilles entouré de sombres draperies vertes parsemées d'étoiles, et s'endormit.

Il fut éveillé par un bruit de pas lourds et criards qui retentissaient au-dessus de sa tête; puis, se soulevant, il put entendre dans le lointain une voix jeune et pure dont les accents venaient mourir jusqu'à lui.

— Diable! dit-il, en jetant un regard sur la pendule qui marquait minuit, on a une singulière manière de dormir et de laisser dormir ici.

Cependant il se prit à écouter ce chant tantôt grave et sonore comme une hymne religieuse, tantôt pur et suave comme la plus harmonieuse mélodie; quant aux paroles du chant, il n'était pas à portée de les saisir; et l'eût-il été, qu'il ne les eût pas comprises: la voix s'exprimait en langue bretonne.

Les pas que le jeune homme avait entendus à l'étage supérieur s'étaient éloignés peu à peu. Dans le silence de la nuit, troublé seulement par ce chant délicieux, il entendit plusieurs portes s'ouvrir et se fermer. Le chant cessa et fut suivi d'un long éclat de rire moqueur et perçant, — un de ces rires qui attristent le cœur au lieu de le réjouir. — Puis tout rentra dans l'ordre et le silence.

Etienne essaya de se rendormir. Mais impressionné par ce qui venait de se passer, il eut un horrible cauchemar; il vit des figures étranges passer et repasser devant ses yeux. Quand il se réveilla de nouveau, il était en nage et n'avait dormi qu'une demi-heure.

Il se leva, fit quelques tours dans sa chambre, et se disposait à se jeter une fois encore sur son lit, lorsqu'un cri terrible vint frapper ses oreilles et glacer son cœur d'effroi. D'autres cris suivirent le premier.

— Oh ! j'en connaîtrai la cause ! s'écria Etienne en sortant doucement de sa chambre.

Il écouta, pour reconnaître de quel côté venaient les cris, et se dirigea, à la clarté de la lune, qui brillait à travers les hautes fenêtres, vers le lieu d'où ils semblaient partir. Il fit beaucoup de chemin à travers les galeries, les couloirs, les chambres qui s'ouvraient les unes dans les autres. Tout y était sombre, morne, lugubre ; mais au loin il aperçut un flot de lumière qui jaillissait entre les ouvertures d'une porte mal jointe. Les cris avaient cessé, on n'entendait plus que le chuchotement de plusieurs voix et les sons plaintifs et sauvages qu'une orfraie jetait à la nuit.

Etienne s'approcha et colla un œil curieux contre

une des ouvertures de cette porte. Ce qu'il vit était bien affreux sans doute ; car il recula comme s'il eût été piqué par un serpent ; il retint un cri prêt à s'échapper de ses lèvres et s'enfuit à la hâte, sans penser à ce qu'il faisait, sans songer où il allait. Il arriva ainsi dans le parc, dont il fit plusieurs fois le tour ; puis, avisant un endroit où le mur était dégradé, il l'escalada.

Si quelqu'un l'eût vu courant dans la campagne, les cheveux épars, — il n'avait pas même songé à reprendre son chapeau, — les habits en désordre, l'œil en feu, l'air hagard, il n'eût pas manqué de le prendre pour un de ces génies malfaisants dont la tradition a doté la Bretagne.

Ce fut en vain que le lendemain ses amis le pressèrent de questions, il refusa de s'expliquer. Le malheureux jeune homme avait eu l'esprit tellement frappé, que son humeur si gaie s'altéra et qu'il devint d'une tristesse désolante.

Olivier fit à Paule de sanglants reproches qui ne produisirent aucun effet sur son cœur ; Anatole et Raphaël regrettaient amèrement de s'être associés à la plaisanterie de la jeune fille.

Grande fut la surprise de Lormel, lorsqu'il ne vit point, le lendemain matin, descendre le vicomte dont le cheval était à l'écurie. Il se décida à monter

à sa chambre, où il frappa à plusieurs reprises ; n'obtenant aucune réponse, il ouvrit la porte, s'approcha du lit qui n'avait été que foulé, et demeura stupéfait. Puis, apercevant le chapeau jeté sur une chaise :

— Il est sorti, pensa-t-il, mais il va rentrer bientôt. Sorti ! mais comment ? Les clefs ne me quittent pas la nuit. C'est bien drôle.

— Eh bien ! Lormel, demanda le marquis au vieux serviteur qui venait d'entrer dans un petit salon tendu de damas vert, où M. de Kergoët causait avec sa nièce, notre hôte a-t-il passé une bonne nuit ?

— Dame ! je ne saurais le dire, monsieur le marquis.

— Il n'est pas encore levé ? Il n'est guère matinal.

— Je viens de sa chambre, où je croyais le trouver, mais je n'y ai vu que son chapeau ; son cheval est resté à l'écurie, un joli cheval, en vérité ! Il paraît qu'il a quitté le château, mais par où ? J'avais fermé toutes les portes....

— Il sera descendu dans le parc, dit Isabelle.

— Impossible, mademoiselle, les portes n'en sont pas encore ouvertes.... A moins que..... Oui, je m'en souviens.

— Quoi donc ?

— J'ai oublié de fermer la petite porte, vous savez, celle qui mène à la Tour-des-Gardes....

— Oui, oui, interrompit vivement Isabelle.

Puis elle sortit en faisant un léger signe au vieillard, qui ne tarda pas à la suivre.

— Où donc avais-tu mis cet étranger, Lormel ? demanda la jeune fille, lorsqu'il l'eut rejointe à quelque distance du salon Vert.

— Dans la Chambre-aux-Etoiles, mademoiselle.

— Dans la Chambre-aux-Etoiles, malheureux ! répéta Isabelle avec effroi.

— Mais, mademoiselle, elle est bien éloignée....

— Tout ce qui se passe dans la Tour-des-Gardes est entendu de cette chambre, Lormel, souviens-t'en ; et s'il venait quelques personnes au château, ne les conduis plus là, je t'en conjure ; mets-les bien loin, au contraire, dans la Chambre-aux-Jumeaux, par exemple, ou dans celle de la Duchesse ; elles ne sont pas éloignées de celle de mon oncle.

— Bien, mademoiselle.

Le lendemain, le marquis et sa nièce se promenaient dans le parc.

— Voici un pan de muraille qu'il faudrait rele-

ver, dit le vieillard ; je vais charger Lormel de s'en occuper au plus tôt ; car un homme passerait là facilement.

— En voici la preuve, mon oncle, dit M^{lle} de Varville en présentant au vieillard une carte de visite qu'elle venait de ramasser à ses pieds.

— *Le vicomte Etienne de la Serrière*, lut le marquis. C'est sans doute le nom de notre hôte ? Ah ça, cet homme était fou.

— Je serais tentée de le croire, répondit Isabelle en riant.

— C'est le diable assurément, disait de son côté le vieux Lormel ; le diable à Kergoët, ça ne s'est jamais vu.

La soirée tant désirée par les jeunes de Coëtvel, et à laquelle la baronne avait convié toute la société environnante, ne fut pas joyeuse comme Paule s'y attendait. La tristesse d'Etienne, en rejaillissant sur ses amis, jeta sur la réunion une teinte morose et presque sombre.

Etienne ne parlait plus de sa mystérieuse aventure, ses amis respectaient son silence ; toutefois, s'il ne faisait en aucune manière allusion à ce qu'il avait vu, il n'oubliait point la nuit que la fatalité l'avait poussé à passer au château de Kergoët.

VI.

ISABELLE.

M^{lle} de Varville venait d'entrer dans une chambre fort élégante, où une jeune fille, assise dans une vaste bergère, travaillait avec ardeur. Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, elle ne détourna pas même la tête. Isabelle s'approcha d'elle et dit en l'embrassant :

— Me voici, Alice.

— Où étais-tu donc, chère Isabelle, que je ne t'ai pas vue de la matinée ?

— Mon oncle avait besoin de moi.

— C'est que le temps me paraît si long, quand tu n'es pas là ! Et tu es si bonne pour moi, chère

cousine ; aussi je t'aime bien, va, Isabelle. Oh ! je serais une ingrate, si je ne t'aimais pas, toi qui as renoncé pour moi à la société des amies qui t'étaient chères, et à toutes les distractions dont tu pouvais jouir !

— C'est moi qui serais une ingrate, Alice, si, après les revers qui nous ont accablés, je pouvais me livrer au plaisir. Tu crois que je pourrais être gaie, tandis que je te saurais malheureuse, tandis que....

Un violent éclat de rire parti d'un appartement peu éloigné vint arrêter la parole sur les lèvres d'Isabelle. Les deux jeunes filles se serrèrent tristement la main.

— Pauvre enfant ! murmura Alice, elle est encore plus à plaindre que moi !... Oh ! Dieu nous a cruellement éprouvés !

— Courage, Alice ! ne nous laissons pas abattre par la douleur ; Dieu est bon, il aura pitié de nous. Espérons.

— Merci de tes bonnes paroles, Isabelle. Oh ! si je ne t'avais pas, que deviendrais-je ?

— Chère Alice !... Tiens, si tu voulais, nous ferions une petite promenade dans le parc, cela te ferait du bien.

Pour toute réponse, la jeune fille prit le bras

de sa cousine ; toutes deux gagnèrent le parc.

— Il fait beau aujourd'hui, n'est-ce pas, Isabelle ? L'air est pur, le soleil doit être brillant, le ciel radieux.... Hélas ! je ne verrai plus rien, moi ! je ne verrai plus nos belles campagnes, nos bois, nos landes et la mer !... Isabelle ! Isabelle ! que la vie est pénible pour ceux qui ne peuvent plus jouir des beautés de la nature !

— Alice, tu me fends le cœur !

— Oh ! pardon, mon Isabelle chérie, je te fais toujours de la peine, à toi qui mets tout en œuvre pour me distraire.... Mais qui donc vient là ? Est-ce Lormel ?

— Non, c'est ton père.

— Pauvre père ! que ma vue doit lui faire de mal !

— Au contraire, Alice, il est heureux de te voir.

Le marquis rejoignit les jeunes filles, les embrassa l'une et l'autre, se promena quelque temps avec elles, et les quitta après quelques tours dans le parc.

— Oh ! Seigneur, s'écria-t-il en s'éloignant, ne prenez-vous pas pitié de mes douleurs !.... J'avais une douce et vertueuse compagne, vous me l'avez enlevée ! J'avais un fils plein d'avenir

et d'espérance, il n'est plus !... Et vous m'avez laissé deux filles qui, loin d'adoucir mes peines, ne font qu'en augmenter le poids ; car, hélas ! l'une est aveugle, et l'autre.... l'autre.... Oh ! mon Dieu !

— Et moi, murmura une douce voix derrière le vieillard, ne suis-je pas aussi votre fille ?

— Isabelle ! dit le marquis en se retournant, où donc as-tu laissé ta cousine, mon enfant ?

— Mon oncle, elle est sous la tonnelle et m'a priée d'aller lui chercher son ouvrage ; vous marchiez si lentement, que je vous ai rejoint.... M'en voulez-vous ?

— Oh ! Dieu m'en garde, ma fille ! T'en vouloir à toi, l'ange de la famille ! à toi qui nous consoles tous les uns après les autres !

— Cher oncle, c'est que j'ai tant besoin d'être consolée moi-même ! L'adversité ne m'a pas épargnée, vous le savez bien. Mais vous m'avez appris à me soumettre, sans murmurer, aux décrets du ciel.

— Et Dieu t'en récompensera, mon enfant ; si ce n'est dans cette vie, ce sera dans l'autre.

Le marquis et sa nièce se séparèrent à l'entrée du vestibule. Isabelle courut prendre l'ouvrage de sa cousine, qui, depuis son malheur, s'était

habituee à travailler sans le secours de ses yeux, puis elle revint la trouver dans le parc.

Disons en passant quelques mots sur la jeune personne qui devra jouer le plus grand rôle dans cette histoire.

Isabelle-Renée de Varville-Lepont était fille de la sœur du marquis, qui avait épousé fort jeune le comte de ce nom. Trois ans après son mariage, celui-ci partit pour Londres, où il avait un parent fort riche, qui l'engageait fortement à venir le visiter ; il força sa femme à l'accompagner dans ce long voyage et à laisser aux soins d'une vieille paysanne qui avait nourri la comtesse la petite Isabelle, alors âgée d'un an.

Deux années s'écoulèrent avant que le marquis reçût des nouvelles de sa sœur ; enfin, M. de Varville lui annonça qu'elle n'était plus, et le pria de prendre chez lui sa fille jusqu'à ce qu'il vint la réclamer. Une forte somme accompagnait la lettre du comte ; ce fut la dernière qu'on reçut de lui.

Peu de temps après la réception de ce message, qui ouvrit les portes du manoir à la douleur, une personne récemment arrivée d'Angleterre apprit au marquis que le vieil oncle de M. de Varville avait suivi de près la bonne Yolande dans la

tombe, et qu'avant de mourir il avait marié sa fille à son neveu.

M. de Kergoët fut atterré. Puis il n'entendit plus parler de son beau-frère, lequel ne fit point demander Isabelle.

Le marquis se garda bien d'apprendre à sa nièce ce qu'il savait sur son père; il lui dit seulement qu'on ignorait ce qu'il était devenu et lui recommanda de prier pour lui. Isabelle, ne se connaissant pas d'autres parents que M. et M^{me} de Kergoët, leur voua une affection sans bornes et partagea leur bonheur, comme elle devait plus tard partager leurs chagrins.

Le château de Varville, seule propriété que le comte possédât en Bretagne, avait été autrefois une brillante demeure, dans laquelle on n'eût plus trouvé que quelques appartementslogeables.

La vieille nourrice de M^{me} de Varville et son mari étaient les gardiens du manoir.

Les paysans des environs se montraient avec des signes de frayeur le castel dont ils n'osaient approcher. Si par hasard un étranger leur demandait quel était ce monument qui gardait encore une belle apparence de grandeur, malgré ses ruines :

— *Il y revient*, disaient-ils avec frayeur, n'y allez pas.

Le comte possédait dans le Périgord, pays de sa mère, quelques autres propriétés : toute sa fortune lui venait, du reste, de sa mère, son père ayant été complètement ruiné en 1793.

A l'époque où nous prenons ce récit, Isabelle venait d'atteindre dix-sept ans. Elle était grande et belle à ravir. L'aînée de ses cousines avait un an de plus qu'elle ; la jeune un an de moins.

Les deux sœurs, sans être aussi jolies que leur cousine, étaient fort bien aussi : Clémence avec ses grands yeux noirs malins, sa figure spirituelle et mutine ; Alice avec sa chevelure bonde, ses yeux d'un bleu céleste, son bon sourire et sa physionomie douce et sereine.

Alice avait à peine onze ans lorsqu'elle perdit la vue ; on fit venir plusieurs oculiste qui se déclarèrent tous incapables de la guérir. Dès lors, la jeune fille refusa de recevoir qui que ce fût, sa famille exceptée. S'il venait quelqu'un au château, elle se reléguait dans sa chambre, faisait dire qu'elle était malade. La mort de sa mère fut un rude coup pour son âme sensible, et Isabelle devint bientôt sa seule consolation.

Pauvre Isabelle ! sa tâche était bien grande ;

pourtant elle ne l'effrayait pas, et c'était avec bonheur qu'elle la remplissait. Un seul sourire de satisfaction amené par elle sur les lèvres de ceux qu'elle aimait la payait au centuple des efforts qu'elle faisait pour adoucir leurs chagrins.

.

L'heure du dîner approchait, Alice et Isabelle quittèrent la tonnelle où elles travaillaient depuis quelques heures et rentrèrent au château. Comme elles traversaient le vestibule, les accents d'une voix fraîche et mélodieuse parvinrent à leurs oreilles ; mais, loin de leur être agréable, ce chant amena un nuage sur le front d'Alice et mit de la pâleur sur les joues d'Isabelle.

— Permets que je te quitte, ma bonne Alice, dit Isabelle ; assieds-toi sur ce banc, je ne serai pas longtemps.

M^{lle} de Varville traversa plusieurs appartements et s'arrêta près de celui d'où partait le chant ; elle frappa avant d'entrer, une vieille femme vint entr'ouvrir la porte.

— A quoi penses-tu donc, Rosanne ? Pourquoi amènes-tu ma cousine ici ? Ne sais-tu pas que cette chambre touche aux appartements de mon oncle, et quel mal lui font les accents joyeux de sa fille ?

— Mademoiselle, elle a voulu venir ici, je n'ai pas eu le courage de l'en empêcher. Elle ne voudra pas aller ailleurs.

— Laisse-moi donc entrer, ma bonne.

Rosanne ouvrit tout à fait la porte. Isabelle entra. Une grande jeune fille aux longs cheveux bouclés épars sur ses épaules était debout, appuyée contre le marbre de la cheminée ; elle sourit à Isabelle et continua sa chanson.

— Viens, Clémence, dit M^{lle} de Varville en lui tendant la main, je te conduirai dans une chambre plus belle que celle-ci, ajouta-t-elle en jetant un regard dédaigneux autour d'elle.

Clémence l'imita.

— Le fait est que c'est affreux ici, dit-elle en partant d'un grand éclat de rire.

Et passant gaîment son bras sous celui d'Isabelle :

— Il y a longtemps que je ne t'ai vue, dit-elle ; je te croyais morte.

Isabelle échangea un triste regard avec Rosanne.

Elles traversèrent de longues files d'appartements, montèrent un ou deux escaliers, et enfin, Isabelle ayant ouvert une porte massive, elles pénétrèrent dans une magnifique pièce dont le

pavé était en marbre blanc et dont le plafond, richement sculpté, était soutenu par des colonnettes également en marbre, et qui était éclairée par quatre larges fenêtres.

— C'est beau ici ! s'écria Clémence en frappant ses deux mains l'une contre l'autre avec la joie naïve des enfants.

— Est-ce que tu ne connaissais pas cette salle ?

— Mais non.

Pour la seconde fois, Isabelle et Rosanne se regardèrent tristement ; puis M^{lle} de Varville introduisit sa cousine dans une autre chambre dont la servante lui avait remis la clef.

— Tu t'en vas, sœur ? fit Clémence d'un air de regret en voyant Isabelle prête à s'éloigner.

— Sois tranquille, je reviendrai bientôt.

— A la bonne heure ! répliqua joyeusement la jeune fille.

Isabelle embrassa sa cousine et vint rejoindre Alice, qui s'était rendue sans son secours à la salle à manger, où le marquis ne tarda pas à entrer.

VII.

CONTRASTES.

Le congé d'Olivier était près de finir; il allait de nouveau quitter ses parents, mais du moins avec l'espoir de les revoir souvent; car son régiment était en garnison à Rennes.

Les jeunes gens voulurent profiter de leurs derniers jours de liberté pour faire une longue promenade, et l'on se mit en route.

Il faisait un temps magnifique; c'était par une de ces belles journées d'automne qui rappellent celles du printemps. Le soleil était radieux, les oiseaux chantaient gaiement, la nature entière s'était revêtue une fois encore de tous ses

charmes, comme pour saluer d'un dernier regard cette saison qui s'enfuyait, emportant avec elle les beaux jours, les feuilles et les fleurs.

— Quelle belle journée ! quel beau soleil ! disaient les jeunes gens ; pourquoi faut-il que derrière ces beautés l'affreux hiver cache sa tête nébuleuse ?

— Qu'est-ce donc que cette mesure en face de nous ? demanda Etienne, qui commençait à secouer un peu son humeur sombre.

— C'était autrefois une riche demeure appartenant aux parents de la marquise de Rosven-Kergoët, répondit le baron. Ce vestige de tour a seul survécu aux désastres de 93.

— Le marquis, ajouta Marguerite, a fait réparer deux ou trois chambres pour y loger une pauvre paralytique. Il paraît que la vue est admirable de la plate-forme.

— Si nous demandions à y monter ? suggéra Raphaël.

— Y pensez-vous, mon cousin ? s'écria Camille, comment voulez-vous que nous franchissions tous ces décombres ? Allez-y seul, si bon vous semble.

— Mademoiselle a raison, dit vivement Etienne ; pourquoi irions-nous exposer les toilettes de ces

dames, tandis qu'on découvre de si délicieux paysages de Castel-Nevez ?

— Ah ! voici une dame qui sort de la tour, dit Anatole, et qui semble se diriger vers nous.

— Qu'est-elle ? demanda Etienne.

— M^{lle} de Varville-Lepont, je crois, la nièce du marquis de Kergoët, répondit Paule.

— Ah ! fit-il en détournant la tête avec une sorte de dégoût.

— En vérité, dit Raphaël à Anatole, le vicomte déteste les Kergoët, leur nom même lui est antipathique.

M^{lle} de Varville — car c'était bien elle — ne tarda pas à se trouver en face des promeneurs, qu'elle aborda gracieusement. Etienne pâlit en la voyant et se retira en arrière.

Après quelques compliments de part et d'autre, Isabelle s'éloigna, suivie de la vieille bonne qui l'accompagnait.

— M^{lle} de Varville-Lepont est une fort belle personne, remarqua Olivier.

— Très-belle, en effet, ajoutèrent Raphaël et Anatole. Quel ton ! quelles manières gracieuses ! Elle est vraiment charmante. Qu'en pensez-vous, vicomte ?

— Moi, je ne sais, je l'ai fort peu regardée. A

propos , ajouta-t-il après un moment de silence, qu'est-ce donc que toute cette histoire que vous m'avez contée l'autre jour ? Avouez que vous vous êtes joué de moi, hein ? tout officier de hussards que je suis.

Les jeunes gens se mirent à rire.

— Il est vrai que nous avons un peu amplifié, dit Raphaël ; mais franchement, il y a beaucoup de vrai dans ce que nous vous avons dit ; tout le monde vous répétera que mon père et M. de Tréfléaz, le recteur, sont les seules personnes admises au château. Mon oncle voulait nous y conduire, mais il a su que, depuis la mort de son fils, la vue d'un jeune homme faisait tant de mal au marquis, qu'il n'a pas osé nous présenter à lui.

— Et ces dames charmantes qui sèchent d'ennui dans leur vieux castel ?

— Vous venez d'en voir une.

— Elles sortent donc ?

— Celle-ci oui, les autres non.

— Eh ! dites-moi, sont-ils riches, ces Kergoët ?

— Oh ! très-riches.

— Ah ! je crains de deviner ! murmura Etienne en reprenant son air pensif, qu'il n'abandonna plus de la journée.

Isabelle, pendant ce temps, regagnait sa de-

meure, où elle savait être impatiemment attendue.

— Mon Dieu ! mademoiselle, disait la servante qui l'accompagnait, quelle belle jeunesse ! Et que j'aimerais vous voir prendre du plaisir comme elle !

— La gaîté va à ces jeunes gens, ma bonne, ils n'ont aucun souci ; mais moi, puis-je être joyeuse, quand j'ai sous les yeux un si triste spectacle ? Toi-même, Margaride, tu m'accuserais de sécheresse et d'ingratitude, si j'allais me livrer au plaisir.

— Oh ! chère demoiselle, vous êtes si bonne, que le bon Dieu vous bénira.

A son arrivée au manoir, Isabelle trouva Alice dans le petit salon Vert, où elle causait avec son père et M. de Tréfléaz.

— Cher monsieur le recteur, il y avait un siècle que nous vous avons vu, dit-elle en prenant place à ses côtés ; c'est mal à vous de négliger ainsi vos amis.

— C'était bien malgré moi, je vous assure, ma chère enfant, que je ne venais pas vous faire ma visite journalière ; mais j'ai eu cette semaine tant d'occupations, qu'il m'a été impossible de disposer d'un moment.

Puis , se penchant à l'oreille d'Isabelle de manière qu'elle seule pût l'entendre :

— Et Clémence ? demanda-t-il.

— Hélas ! répondit tristement Isabelle.

Le curé poussa un profond soupir.

— Priez , mon enfant, priez. Dieu vous viendra en aide.

M. de Tréfléaz passa le reste de la journée avec ses amis et ne quitta le château qu'à la nuit tombante. A peu près à la même heure, la famille de Coëtvel regagnait joyeusement son logis.

Ainsi va la vie : tandis qu'à Castel-Nevez on rit, on plaisante , sans regret de la veille , sans souci du lendemain , à Kergoët on pleure et on prie : on pleure sur le passé et le présent si tristes , on prie pour que l'avenir soit plus heureux.

VIII.

ETIENNE DE LA SERRIÈRE.

On était en hiver; les hôtes de Castel-Nevez avaient fui depuis longtemps déjà. Anatole et Raphaël étaient à Poitiers, Etienne et Olivier à Rennes.

Marguerite de Coëtvel avait souvent rencontré Isabelle chez Jeannine, la paralytique de la Tour-Noire; car la première aimait les pauvres, dont sa mère lui avait appris à soulager l'infortune, et la seconde avait été habituée dès son plus bas âge non-seulement à les assister, mais encore à les visiter, pour leur donner, avec les secours nécessaires, les consolations qui font trouver la charité plus douce et aident à supporter les maux d'une pénible existence.

Les deux jeunes filles , réunies par la bienfaisance , ne tardèrent pas à se lier d'une étroite affection.

Un matin du mois de décembre , on vit , malgré un froid des plus piquants , M^{lle} de Coëtvel s'acheminer avec Monique vers la Tour-Noire , encore assez éloignée de Castel-Nevez.

Après une heure environ passée près du grabat de la paralytique , Marguerite reprit le chemin de sa demeure et ne tarda pas à apercevoir Isabelle au détour d'un sentier. Elle courut à sa rencontre et fut frappée de l'air profondément abattu de la jeune fille ; ce fut en vain qu'elle chercha amicalement à connaître la cause de sa tristesse ; Isabelle s'efforça de sourire et répondit à toutes les questions qui lui furent faites par ces seuls mots :

— Je n'ai rien , je vous assure.

Mais Marguerite se disait , en la suivant du regard , tandis qu'elle s'acheminait à son tour vers le logis de Jeannine :

— Il est bien certain qu'Isabelle a des chagrins ; pourquoi ne veut-elle pas me les confier , à moi qui l'aime tant et qui n'ai pas de secrets pour elle ?

— D'où arrives-tu , ma sœur ? demanda Ca-

mille , qui se chauffait auprès d'un bon feu , à Marguerite qui entrait dans le salon , la figure toute violacée par le froid.

— Bah ! ignores-tu donc que , depuis quelque temps , Marguerite se met à rendre visite à tous les mendiants du pays ? Elle est si charitable , cette chère sœur ! s'écria ironiquement Paule.

— Sans doute , reprit Camille , c'est très-beau à toi , Marguerite , et il faut que tu sois douée d'une fameuse dose de courage pour sortir par un temps pareil , car il fait un froid , un froid !... Hou ! hou ! hou ! fit-elle en s'agitant sur sa chaise et s'approchant encore plus près du feu , au risque de brûler ses vêtements , il gèle à fendre les peulvans de la Grand'lande , je suppose.

— Le fait est , dit en riant Marguerite , que si l'on grelotte auprès d'un brasier semblable , on ne doit pas étouffer dehors.

— Tu dois le savoir mieux que nous.

— Mais je n'ai pas eu trop froid.

— La charité... , commença Paule avec son même air ironique.

Camille lui coupa la parole.

— Tu ne sais pas , Marguerite ? dit-elle en soufflant sur ses doigts. Pendant ta promenade , le facteur est venu....

— Après ?

— Après.... il nous a remis une lettre....

— Mais continue donc, Camille.

— Cette lettre....

— Cette lettre était d'Olivier, acheva vivement Marguerite ; que dit-il ?

— Dame ! bien des choses.

— Il nous annonce son arrivée pour la veille du premier jour de l'an, dit Paul, impatientée des lenteurs de Camille ; il viendra nous souhaiter la bonne année et nous apporter nos étrennes ; mais il ne restera que trois jours.

— Ah ! nous aurons à peine le temps de le voir.

— En effet , répliqua Camille , et pour rester si peu, ce n'est vraiment pas la peine de faire tant de chemin.

Paule haussa les épaules.

— Crois-tu donc, de bonne foi , que tout le monde redoute comme toi la peine ?

— Dame ! je le présume.

— Il y a longtemps , Camille , que je t'ai dit....

Marguerite , prévoyant une querelle entre les deux jeunes filles , s'empessa d'interrompre sa sœur et de détourner la conversation.

La veille du 1^{er} janvier, Olivier arriva à Castel-Nevez, ainsi qu'il l'avait promis, et annonça pour le lendemain la visite du vicomte de la Serrière.

Mais le lendemain, deux heures de l'après-midi avaient sonné à toutes les pendules, et Etienne n'avait pas encore paru.

— C'est singulier, disait Olivier à ses sœurs, Etienne est ordinairement l'exactitude même. Bon Dieu ! que vois-je ! ajouta-t-il en ouvrant précipitamment une fenêtre ; que peut-il lui être arrivé ?

Un funèbre cortège entraît alors dans la cour : Etienne de la Serrière était étendu sur un brancard que portaient quatre robustes paysans ; sa tête était enveloppée de linges ensanglantés ; le curé de Guésévence marchait en tête de la petite troupe.

Olivier courut au-devant d'elle, en proie à une vive inquiétude.

— Je souffre ! telle fut la seule réponse que put obtenir le jeune de Coëtvel aux questions qu'il adressa à son ami.

On le coucha et on envoya chercher le médecin de Guésévence

— De grâce, monsieur le recteur, dit Olivier

au bon curé, apprenez-nous ce qui est arrivé à Etienne.

— M. le vicomte est tombé de cheval, répondit le vieillard ; je ne sais comment cela est arrivé ; car le pauvre jeune homme n'a pu nous donner aucun détail. Toujours est-il qu'il a été jeté sur un tas de pierres, où il est resté privé de sentiment ; et je ne sais trop ce qui lui serait advenu, si une jeune personne du pays, M^{lle} de Varville-Lepont, n'avait passé par là avec sa gouvernante ; elles essayèrent de rappeler à la vie le malheureux blessé, mais, ne pouvant y parvenir et justement effrayée de l'état où elle le voyait, M^{lle} de Varville laissa près de lui sa gouvernante et vint au presbytère me prier de me rendre tout de suite près de M. de la Serrière. Aussitôt, réunissant quelques braves garçons du village, je m'acheminai vers le lieu où gisait votre ami, qui, à force de soins, reprit un peu connaissance, et que nous pûmes transporter ici.

— Je sais gré à M^{lle} de Varville de ses bontés à l'égard d'un inconnu, dit Olivier.

— Isabelle n'a pas besoin de connaître les gens pour les obliger, mon jeune ami ; c'est un trésor de bienfaisance et de générosité que cette enfant.

— Voici un premier jour de l'an qui nous promettait bien de la joie et qui ne nous apporte que de la tristesse, à moi surtout.

— Que voulez-vous, monsieur, c'est ainsi qu'est la vie. Il ne faut jamais faire de projets, parce que l'homme propose et Dieu dispose. Tous les desseins de l'homme, il sait les déjouer, quand il lui plaît; les plans les mieux combinés sont renversés par lui; lui seul connaît l'avenir, lui seul peut dire ce que nous serons demain : heureux ou malheureux, riches ou pauvres, vivants ou morts.

— C'est bien vrai ce que vous dites là, monsieur le recteur, mais nous n'y pensons jamais assez.

Olivier de Coëtvel, forcé de partir le lendemain, recommanda son ami aux bons soins de sa mère, qui promit qu'il ne lui manquerait pas.

Etienne garda le lit pendant plusieurs jours; à sa première sortie, il se rendit au presbytère.

— Vous sortiez, monsieur le recteur? dit-il en voyant le vieillard habillé comme pour une visite.

— Asseyez-vous, monsieur, je vous prie; j'allais à Kergoët; mais ma visite peut parfaitement se remettre.

— Vous alliez à Kergoët, vous, monsieur de

Tréfléaz ! vous ! répéta-t-il avec un accent de profonde surprise.

— Mais sans doute, moi, répondit en souriant le vénérable prêtre. Cela vous étonne ?

— Je l'avoue.

— Tiens ! mais vous y êtes bien allé, vous.

— Vous savez cela ?

— Depuis deux jours.

— C'est vrai, j'y suis allé, reprit Etienne.... Et c'est pourquoi il m'est permis d'être étonné que vous en fassiez autant.... souvent peut-être ?

— Presque tous les jours.

— Vous n'y allez pas la nuit, sans doute ?

— Mais non, monsieur, répondit le prêtre, étrangement surpris des singulières paroles de l'officier.

— Eh bien ! j'y suis allé la nuit, moi !

— Je le sais bien, répliqua le pasteur en riant. Et je vous dirai même en confidence, mon cher monsieur, que vous avez donné fort mauvaise opinion de votre savoir-vivre à vos hôtes. Depuis quand un vicomte de la Serrière sort-il d'une maison où il a été reçu avec une bienveillante politesse, en se sauvant par-dessus les murs comme un voleur ?

Etienne rougit.

— Quoi ! vous savez tout cela ? dit-il avec embarras.

— Apparemment. Aussi pourquoi semez-vous des cartes de visite au pied des murs que vous escaladez ?

— Est-ce possible ? Et qu'a-t-on pensé ?

— Je n'ose vous le dire.

— Bah ! dites toujours.

— On a pensé.... dame ! que vous étiez fou, ni plus ni moins.

Etienne reprit son air sombre.

— Plût à Dieu que ce fût vrai, monsieur ! dit-il d'un ton grave, car alors....

— Quoi ? demanda le prêtre.

— Tenez, monsieur le recteur, obligez-moi de ne point me parler de cette nuit.... si affreuse que j'ai passée à Kergoët ; car, voyez-vous, rien que d'y penser, tout mon sang se glace d'horreur dans mes veines.

M. de Tréfléaz regardait le jeune homme avec stupéfaction.

— Isabelle a raison, pensait-il, il est fou.

— Je suis venu, monsieur le curé, vous apporter mes remerciements. Ce sont vos bons soins qui m'ont rendu à la vie, c'est vous qui le premier m'avez rencontré sur ce tas de pierres où

m'avait jeté mon cheval, et qui m'avez secouru.

— Mais non, monsieur.

— Quoi! ce n'est pas vous? mais alors nommez-moi vite mon sauveur, afin que j'aie lui témoigner ma reconnaissance.

— C'est M^{lle} de Varville, la nièce du marquis de Kergoët.

— M^{lle} de Varville! répéta l'officier, visiblement contrarié.

— Oui, monsieur, c'est elle et sa gouvernante qui vous ont donné les premiers soins; c'est Isabelle elle-même qui est venue me prier d'aller vous porter secours.

— Me connaît-elle?

— Je lui ai appris votre nom, et c'est à ce propos qu'elle m'a raconté votre escapade. Mais permettez-moi une question: qu'alliez-vous faire à Kergoët?

Etienne raconta franchement ce qui s'était passé entre ses amis et lui; le bon vieillard l'écouta en souriant.

— Si j'ai un conseil à vous donner, mon cher vicomte, c'est de ne point aller présenter vos remerciements à M^{lle} de Varville....

— Oh! je n'y songe pas, dit vivement Etienne.

— Que me disiez-vous donc tout à l'heure?

— Je ne savais pas qu'il s'agissait de cette jeune personne. Dieu me garde de retourner à Kergoët ! Je n'y mettrai jamais les pieds, je vous le promets.

— Je ne sais, monsieur, dit gravement le prêtre, quelles préventions vous avez contre une famille que tout le monde aime et honore à juste titre ; car c'est une des plus respectables du pays....

— Les apparences sont quelquefois trompeuses, murmura Etienne.

— Malheureux ! qu'allez-vous dire ?

— Monsieur le recteur, laissons ce sujet de côté ; aussi bien l'heure est avancée, je vais prendre congé de vous. Adieu, monsieur ; je n'oublierai pas votre bon service.

— Au revoir, monsieur le vicomte. Il est bien certain que ce jeune homme-là est un peu fou, ajouta le bon vieillard, quand le vicomte l'eut quitté ; je ne puis rien comprendre à ses extravagantes paroles. Dame Prudence ! cria-t-il à sa gouvernante, je vais à Kergoët ; ne soyez pas inquiète, si je reviens un peu tard.

IX.

A KERGOËT.

Un matin, le marquis de Kergoët, plus triste encore que de coutume, sortit de son appartement et se dirigea vers la chapelle.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il en tombant à genoux sur le pavé de marbre, épargnez-moi, je vous en conjure ! Retirez votre bras, qui depuis tant d'années pèse sur ma tête ; son poids est si lourd, que je ne puis plus le supporter. Seigneur, prenez pitié de moi, prenez pitié d'un pauvre père dont le cœur est brisé !... Vous m'avez enlevé un fils, ma joie, ma consolation, mon espoir.... Pourtant j'ai béni la main qui me frappait dans ce que

j'avais de plus cher. Vous m'avez donné deux filles sur la tendresse desquelles je comptais m'appuyer pour traverser d'un pas assuré les douloureux passages de cette existence, et voilà qu'elles me manquent en chemin et qu'il me faut, moi, pauvre vieillard, dont le pied heurte la tombe, cheminer seul dans le sentier de la vie!... Mon Dieu! s'il faut une victime, retirez-moi de ce monde où je n'ai connu que les larmes, et conservez ma fille! Que me font à moi les richesses, les honneurs! Je ne les regrette pas; la vie de ma fille m'est plus précieuse que tous les biens. Sauvez-la, Seigneur, sauvez-la, vous le pouvez. Je ne veux pas murmurer, non, je ne veux que vous supplier d'exaucer mes prières.... Ne me condamnez pas à voir se fermer sous mes yeux une tombe nouvelle. Voyez, mes cheveux sont blancs, je suis courbé sous le poids des chagrins et des années, laissez-moi mon dernier soutien, ou rappelez-moi près de vous. Pourtant, ajouta le pauvre père, la voix pleine de sanglots et levant vers le ciel ses mains suppliantes, si vous l'exigez, je suis prêt, quoi qu'il m'en coûte, et alors que vous m'aurez tout ôté, je bénirai encore votre saint nom, Seigneur.

M. de Rosven quitta la chapelle, croyant

n'avoir point été aperçu ; mais Isabelle, cachée derrière un pilier, avait tout vu, tout entendu.

— Non, mon Dieu ! murmura-t-elle avec des larmes, c'est ma vie à moi qu'il faut prendre, ma vie si inutile ici-bas. Que fait sur la terre une pauvre orpheline ? Réunissez-moi à mes parents, et rendez Alice à son père.

Après avoir beaucoup prié et pleuré devant Dieu, Isabelle vint dans la chambre de sa cousine. Alice sommeillait.

— Elle dort, ne faisons pas de bruit, dit la jeune fille à Margaride, qui était assise à quelque distance.

Mais Alice s'éveilla, et, se soulevant à demi :

— Es-tu là, Isabelle ? demanda-t-elle.

— Oui, chère Alice.

— Isabelle, j'ai bien souffert ; je croyais mourir ; mais je souffre moins, et peut-être que Dieu va me laisser vivre. Ah ! sans la pensée de quitter mon pauvre père, la mort ne me serait pas pénible.

— Et tu ne songes pas à la douleur que me causerait notre séparation, Alice ?

— Chère Isabelle, je sais que tu m'aimes !

L'entretien des deux jeunes filles fut interrompu par l'arrivée du médecin.

— Eh bien ? demanda Isabelle en le reconduisant, après qu'il eut examiné la malade.

— Il y a du mieux, mademoiselle, beaucoup de mieux ; espérons.

— Ah ! quelle joie !... Vous reviendrez, docteur ?

— Sitôt que M^{lle} Clémence n'aura plus besoin de moi.

— Cher oncle, s'écria Isabelle en se précipitant dans la chambre du marquis, nos prières vont être exaucées, notre Alice est mieux.... Elle est sauvée !

— Chère fille, viens que je t'embrasse pour cette bonne nouvelle.

Alice était, en effet, hors de danger. Que de prières ferventes montèrent alors vers le Seigneur ! que de pleurs reconnaissants succédèrent aux larmes amères de la crainte et de la douleur !

Pour célébrer son retour à la vie, Alice de Kergoët ne trouva rien de mieux que de faire distribuer d'abondantes aumônes aux pauvres de la paroisse.

— Qu'il est doux d'être riche ! disait-elle à sa cousine ; au milieu même de notre malheur, nous

devons bénir Dieu, qui nous a laissé les moyens de répandre des bienfaits autour de nous.

Isabelle ne répliqua point, mais elle essuya une larme ; si la jeune aveugle eût pu voir cette larme, elle se fût demandé avec étonnement ce qui la provoquait.

Tout le village avait appris avec peine la grave maladie d'Alice, et chaque habitant avait joint, pour la jeune fille, une prière à ses autres prières.

Clémence n'avait pas vu sa sœur pendant tout le temps de sa maladie ; un jour, Isabelle, au retour d'une excursion de bienfaisance aux alentours, la trouva dans la chambre d'Alice, fort occupée à lisser les blondes tresses de la jeune fille du revers de sa main.

— N'est-ce pas qu'elle est plus belle maintenant ? dit-elle en souriant à Isabelle et lui montrant Alice.

— Sans doute.

— Comme il fait froid ici ! dit Clémence en se levant ; j'aime mieux ma chambre que la tienne ; elle est plus chaude et plus jolie.

— C'est vrai, dit encore Isabelle.

Clémence fit plusieurs fois le tour de la chambre en sautant d'un pied sur l'autre ; puis, s'arrêtant soudain en face d'Alice :

— Pourquoi donc n'as-tu pas de glace dans ta chambre ? demanda-t-elle.

— A quoi bon ? murmura Alice.

Clémence partit d'un grand éclat de rire qui amena un nuage sur le front d'Isabelle ; mais ce nuage s'effaça presque aussitôt.

— Je ne m'étonne plus si tu es si mal coiffée, reprit Clémence en se rasseyant près d'Alice.

— Isabelle, glissa cette dernière à l'oreille de sa cousine, j'entends mon père.

— En vérité, Clémence, dit Isabelle en se levant, je trouve comme toi qu'il fait froid ici ; veux-tu me conduire chez toi, où il fait si bon ?

— Oh ! bien volontiers. Adieu, ajouta-t-elle en se tournant vers Alice ; je t'engage à mettre une glace dans ta chambre, tu seras plus jolie ensuite ; — tu seras comme moi, continua-t-elle en secouant les mille boucles naturelles de sa brune chevelure.

Alice se leva pour embrasser sa sœur et retomba accablée sur son fauteuil.

Quand Isabelle revint, sans Clémence, elle trouva le marquis près d'Alice.

— J'ai à vous apprendre une nouvelle ennuyeuse, mes bonnes petites, dit-il ; je suis forcé de faire une absence de quelques jours ; cela me

contrarie, mais mon voyage est absolument nécessaire.

Et M. de Rosven échangea un triste regard avec sa nièce.

— Je partirai demain. Ma chère mignonne, je te reverrai au dîner; ma bonne Isabelle, viens, j'ai besoin de toi. C'est à toi que je confie ma maison, mes filles, dit le marquis à sa nièce, quand ils eurent quitté la chambre de l'aveugle; tu me remplaceras ici; je n'ai point à te recommander tes cousines, je te connais assez.

— Ainsi vous partez demain ?

— J'y suis forcé, ma pauvre enfant. Hélas !...

— Cher oncle, ne vous attristez pas, tout n'est pas encore désespéré, peut-être.

— Dieu le veuille, mon enfant !

Le lendemain, une chaise de poste, qui depuis des années n'avait point quitté la remise, entraînait loin de sa demeure le marquis de Kergoët et son fidèle Lormel.

Après son départ, M^{lle} de Varville courut à la chapelle.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, n'abandonnez pas mon oncle, faites qu'il réussisse; ayez pitié de ses enfants, qui sont si malheureux !

Comme il l'avait annoncé, le marquis fut six

jours absent. Isabelle, qui avait couru au-devant de lui, fut frappé de sa pâleur et de son air abattu.

— Eh bien ! cher oncle, demanda-t-elle avec anxiété.

— Hélas ! ma pauvre enfant , répondit-il en l'embrassant, je n'ai aucune preuve.... Pourtant j'espère encore.

— Mon bon oncle, ayez courage, Dieu aura pitié de nous.

X.

ALICE.

Quelques jours avant les fêtes de Pâques, Anatole et Raphaël accoururent à Guésévence ; Olivier et Etienne obtinrent aussi quelques jours de congé, qu'ils purent venir passer près de leurs parents. La gaiété régnait donc à Castel-Nevez.

Etienne et Olivier, sortis pour faire une promenade, se trouvèrent, sans y avoir songé, près du château de Kergoët.

— J'aime infiniment cette vieille demeure, dit Olivier ; il y a sur chacune de ses pierres un cachet ineffaçable de vaillance et de grandeur. On prétend qu'intérieurement c'est un monument fort curieux.... Qu'en dis-tu, Etienne ?

— Moi, je ne l'ai vu que le soir.... Mais je t'en supplie, Olivier, ne me parle pas de ce château ; son nom seul, vois-tu, me fait horreur.

— Etienne, depuis cette fatale soirée où tu fus dupe d'une sottise plaisanterie, je me demande en vain ce qui t'est arrivé sous ces vieilles murailles....

— Je ne te l'apprendrai pas, Olivier.... Peut-être ai-je tort de n'avoir pas révélé le spectacle odieux dont j'ai été témoin, mais le métier de dénonciateur répugne à ma délicatesse....

— Mon pauvre ami, je ne le vois que trop, tu as été abusé par quelque égarement de ta fougueuse imagination ; pense donc, réfléchis, examine....

— Olivier, j'ai vu, interrompit sèchement Etienne.... Mais laissons cela de côté.

Les deux amis passaient alors devant la grille de la grande avenue ; ils virent un vieillard à l'air noble et bon, à qui une jeune et jolie personne donnait le bras en souriant.

Olivier de Coëtvel salua, Etienne l'imita à contre-cœur.

— Est-ce que c'est là le marquis de Kergoët ? demanda Etienne.

— Oui, c'est lui ; je l'ai reconnu, quoiqu'il y

ait bien des années que je ne l'ai vu et qu'il soit bien changé.

— Tu es sûr que c'est lui ?

— Parfaitement. Comme je suis sûr que c'est M^{lle} de Varville qui est avec lui.

— Et le marquis n'a pas un frère, un parent, un ami qui habite avec lui ?

— Non, il vit seul avec ses deux filles et sa nièce.

— C'est bien étrange !

Et Etienne de la Serrière redevint rêveur.

Le soir de ce même jour, M. de Rosven entra dans la chambre d'Alice et disait, en prenant place entre sa fille et sa nièce :

— Que je suis donc contrarié, mes chères petites ! M. Lehuédec est gravement indisposé et ne pourra venir demain nous dire la messe ; il faudra bien aller à Guésévence.

— Que voulez-vous, bon père ? dit Alice en étouffant un soupir ; c'est un contre-temps fâcheux, il est vrai ; mais j'en éprouve moins de peine que de l'indisposition de notre bon abbé.

— J'irai le voir après la messe, car je m'en inquiète.

— Enfin ! s'écria la pauvre aveugle, mon malheur va donc être connu de tout le monde !

— Ne te désole pas ainsi, Alice ; c'est une affliction, mais ce n'est pas un crime.... Et d'ailleurs, ma chère, qui pourrait penser en voyant tes beaux yeux....

— Qu'ils sont fermés à la lumière pour toujours, acheva Alice.

— Pour toujours ! Oh ! qui sait ?... Espère.

Alice secoua tristement la tête.

— Il faudrait un miracle, dit-elle, et je ne mérite pas que Dieu en fasse un pour moi.

Isabelle serra en silence la main de sa cousine.

Le jour de Pâques, à dix heures précises, M. de Rosven et les deux cousines entraient dans la petite église de Guésévence, pompeusement parée, et prenaient place dans le banc que, de temps immémorial, leur famille avait occupé, lorsqu'elle venait aux offices de la paroisse.

Tous les assistants se montrèrent avec surprise le châtelain et ses enfants. A la sortie de l'église, le marquis fut accosté par la famille de Coëtvel.

— Ah ! monsieur, voici la première fois que nous avons l'honneur de vous voir à notre petite église.

— C'est vrai, monsieur. Ordinairement, à

cause du fâcheux état de santé de mes filles, un prêtre des environs vient célébrer les offices à Kergoët; aujourd'hui, souffrant lui-même, il n'a pu venir, et il a bien fallu descendre au village.

— M^{lles} de Kergoët ne sont pas là toutes deux, monsieur le marquis ?

— Ma fille aînée n'est pas assez bien portante pour sortir; permettez-moi de vous présenter sa sœur.

Le marquis prit la main d'Alice, qui s'inclina toute tremblante.

— Mon courage m'abandonne, Isabelle, murmura Alice, pâle d'émotion.

— Mon Dieu ! ma bonne Alice, comme tu pâlis ! s'écria vivement Isabelle; souffres-tu ?

— Pardon, mesdames, pardon, monsieur le baron, si je vous quitte aussi brusquement; mais ma pauvre fille n'avait point depuis longtemps fait une si longue course, et je m'aperçois qu'elle en est fatiguée.

— Si vous voulez bien vous arrêter à Castel-Nevez, dit M^{me} de Coëtvel, mademoiselle s'y reposerait quelques instants avant de reprendre la route de Kergoët.

— Merci, madame, répondit Alice de sa douce

voix légèrement altérée, je me sens plus forte maintenant.

Les deux familles se saluèrent mutuellement, Isabelle serra la main de Marguerite, et l'on se sépara.

Partout où ils passaient, M. de Rosven et ses filles recevaient de nombreux saluts, auxquels le premier répondait par un signe de tête, les jeunes filles par un sourire ; car Isabelle, prompte comme l'éclair, avait soin de toucher la main de sa cousine, qui lui donnait le bras, toutes les fois qu'elles rencontraient quelqu'un.

— Comme cette pauvre jeune fille paraît triste et souffrante ! dit Olivier, quand le marquis et les deux cousines se furent éloignés.

— Elle serait fort gentille, ajouta Raphaël, si elle n'avait quelque chose d'extraordinaire dans le regard.

— Chacun son goût, dit Anatole ; quant à moi, je préfère M^{lle} de Verville. Et vous, Etienne ?

— Moi, je ne sais, j'ai fort peu regardé ces demoiselles.

Le lendemain, M. et M^{me} de Coëtvel, sur la prière de Paule, qui, au contraire de Camille, aimait fort l'agitation, conduisirent les jeunes filles au château.

Ce jour-là, comme il faisait grand froid, Lormel introduisit les visiteurs dans le salon Vert, où brillait un bon feu.

Ils y étaient à peine depuis quelques secondes, lorsqu'une porte s'ouvrit, livrant passage à Alice. Quoiqu'elle ne sortît presque jamais seule, elle connaissait trop bien le chemin de sa chambre au petit salon pour qu'on eût besoin de l'y conduire.

Le baron se leva et s'avança vers elle ; la pauvre enfant l'entendit ; mais ne le voyant pas, elle crut que c'était son père, et, lui tendant la main :

— Cher papa, dit-elle, que pensez-vous de cette vilaine Isabelle, qui m'a laissée seule toute la matinée ?

— Pardon, mademoiselle, dit le baron étonné, vous vous méprenez....

— Cette chambre est si sombre, ajouta la baronne, que mademoiselle, croyant trouver ici son père, ne s'est pas aperçue que c'était à vous qu'elle parlait, mon ami.

— Monsieur le baron de Coëtvel ! cria Alice avec autant d'épouvante que de surprise.

— Vous me reconnaissez, mademoiselle ?

Alice ne répondit pas, elle était atterrée.

Isabelle entra en ce moment et fit un geste d'étonnement à la vue de sa cousine.

— Isabelle, dit Alice, qui avait reconnu la voix de M^{lle} de Varville, excuse-moi près de M. le baron et de ces dames, à qui je demande la permission de me retirer.

La jeune fille salua et sortit, Isabelle la suivit d'un œil inquiet.

— M^{lle} de Kergoët prenait mon père pour le sien, dit Paule ; sans doute elle arrivait du grand jour, et....

— Ces rideaux sont si sombres, ajouta vivement Marguerite, qu'ils empêchent de distinguer au premier abord les personnes qui se trouvent dans l'appartement.

Isabelle secoua tristement la tête.

— Hélas ! dit-elle, ils eussent été ouverts, qu'elle ne vous eût pas reconnus davantage, la pauvre enfant !

— Ciel ! fit le baron.

— Elle est aveugle ? dit Marguerite.

Isabelle cacha sa tête dans ses mains.

— Depuis six ans ! s'écria-t-elle à travers un déchirant sanglot.

— Quel malheur ! dit le baron. Oh ! je plains votre oncle, mademoiselle.

— Aveugle ! répétait Marguerite. Enfin ! murmura-t-elle à l'oreille d'Isabelle, je connais maintenant la cause de votre tristesse.

Isabelle ne répondit à la jeune fille que par un douloureux serrement de main.

— Oserai-je vous prier, monsieur de Coëtvel, de ne point parler du malheur de ma cousine ? Si elle savait qu'il est connu, elle serait au désespoir.

— Soyez tranquille, mademoiselle, ma famille seule en sera instruite.

— Merci, monsieur. Mais j'entends mon oncle, faites qu'il ignore ce qui s'est passé.

Quand la famille de Coëtvel eut pris congé, Isabelle se rendit chez Alice. La pauvre enfant sanglotait, la tête appuyée sur ses genoux.

— Qu'as-tu, mon Alice ? lui demanda affectueusement Isabelle.

— Ils le savent donc enfin ! s'écria-t-elle avec un large sanglot. Que t'ont-ils dit, Isabelle ?... Ne me cache rien.

— Ils m'ont dit que tu avais pris M. de Coëtvel pour ton père ; ce qui n'était pas étonnant, puisque les rideaux baissés rendaient la chambre complètement obscure.

— Tu crois qu'ils n'ont eu aucune autre pensée ?

— Je t'ai répété leurs paroles. Ma bonne chérie, calme-toi, je t'en prie.

— Ah ! je suis bien malheureuse !.... Personne au monde ne l'est plus que moi !

— Et Clémence ? murmura Isabelle d'un ton de reproche.

— Oui, Clémence.... Clémence, mais....

— Ecoute ! fit Isabelle en posant sa main sur le bras de sa cousine.

— C'est elle, dit Alice.

La porte fut brusquement ouverte, et Clémence entra vive et légère comme un oiseau.

— Bonjour, mes sœurs, dit-elle en s'installant sans façon sur les coussins d'une vaste bergère ; il y a longtemps que je ne vous ai vues, je crois ; mais il n'y a pas eu de ma faute, ajouta-t-elle en secouant, selon son habitude, sa jolie tête bouclée, mais bien de la vôtre ; je ne sais où vous étiez tous ces jours.... Eh bien ! pourquoi donc me regardes-tu ainsi ? ajouta-t-elle en s'adressant à Alice, qui fixait sur elle sans le savoir sa grande prunelle bleue immobile ; tu me fais peur.

Alice soupira profondément et baissa les yeux.

Clémence se leva, courut à la fenêtre, l'ouvrit

avec la même pétulance et entra dans le balcon, où Isabelle la suivit.

— Que regardes-tu donc là, Clémence ? demanda M^{lle} de Varville en saisissant le bras de la jeune fille, penchée sur le balcon.

— Je voulais juger par mes propres yeux du beau saut que fit Arnaud le méchant, lorsqu'on le jeta par cette fenêtre. N'est-ce pas toi qui m'as raconté cette aventure ?

— Rentrons, Clémence ; j'ai peur ici.

M^{lle} de Varville cherchait à entraîner sa cousine, qui la suivit d'assez mauvaise grâce.

— Cette lugubre histoire d'Arnaud, que Margaride nous racontait quand nous étions enfants, ne lui sort pas plus de la tête que la ballade des *Jumeaux*, dit Isabelle à l'oreille d'Alice. Eh bien ! tu nous quittes déjà, Clémence ?

— Oui, Rosanne a dû m'amener un petit chien que je lui ai demandé hier ; je vais voir s'il est arrivé.... Il s'appellera Bichon ; c'est joli, n'est-ce pas ?

Isabelle alla ouvrir la porte devant sa cousine.

— Rosanne ! cria-t-elle.

La vieille servante accourut.

— Et mon petit chien ? demanda Clémence.

— Mademoiselle, il est dans votre chambre.

— Ah ! quelle joie ! s'écria la jeune fille en frappant ses deux mains l'une contre l'autre. Vous viendrez voir Bichon, mes sœurs ?

— Oh ! sans doute.

— Qu'il faut peu de chose pour la contenter parfois, dit Alice, après le départ de sa sœur ; aujourd'hui, c'est un chien ; hier, un oiseau ; demain, autre chose. Tout objet nouveau la distrait, l'amuse.... C'est une si belle chose que la vue !... Isabelle, c'est le plus précieux don du ciel.

— Tu te trompes peut-être, Alice.

— Que dis-tu ?

— Alice, le plus grand bien sur la terre, n'est-ce donc point la raison ?

— Isabelle, je suis ingrate et injuste envers Dieu. Ah ! loin de murmurer, je veux le bénir chaque jour ; car il pouvait tout m'enlever, et du moins il m'a laissé l'intelligence.

— Bien, mon Alice, dit Isabelle en l'embrassant ; c'est ainsi que je t'aime : calme et résignée.

— Ma sœur, tu es mon second ange gardien !

173

— Tu te trompes tout-à-fait, Alice.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Alice, le plus grand bien soit en toi, n'est-ce pas ?

— Probable, si tu es sage et si tu es saine.

— Bien ! Ah ! ton de lauriers, je veux le faire.

— Chaque jour ; car il n'y a rien de tel que de faire tout ce qu'on peut.

— Mais, mon Alice, dit Isabelle en l'embrassant, est-ce que tu n'es pas un peu fatiguée ?

— Un peu, mais ça va.

— Tu te trompes tout-à-fait, Alice.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Alice, le plus grand bien soit en toi, n'est-ce pas ?

— Probable, si tu es sage et si tu es saine.

— Bien ! Ah ! ton de lauriers, je veux le faire.

— Chaque jour ; car il n'y a rien de tel que de faire tout ce qu'on peut.

— Mais, mon Alice, dit Isabelle en l'embrassant, est-ce que tu n'es pas un peu fatiguée ?

— Un peu, mais ça va.

DEUXIÈME PARTIE.

I.

LES ORPHELINS.

Dans une chambre splendidement meublée et éclairée par la lueur que répandait une lampe suspendue au plafond, un homme, jeune encore, reposait dans un lit entouré d'épaisses draperies ; deux enfants, garçon et fille, debout près du lit, donnaient tous les signes d'une violente douleur, tandis qu'un vieux prêtre, assis à quelque distance, attachait sur le malade un œil tendre et inquiet.

— Mon ami, dit ce dernier en montrant au prêtre les deux enfants qui sanglotaient, c'est à vous que je confie mes pauvres orphelins. Bénédicte, ajouta-t-il, tu es l'aîné, tu devras être le protecteur de ta sœur ; Henriette, sois pour ton frère une amie tendre et dévouée.

— Mon bon père, vous n'allez pas mourir ! s'écrièrent les deux enfants avec un accent déchirant.

— Mes amis, il faut vous résigner au sacrifice que Dieu vous demande ; ma dernière heure est arrivée, je le sens. Ah ! je ne regretterais pas la vie, si je n'y laissais mes pauvres enfants ; je mourrais heureux, si je pouvais, à mon dernier moment, embrasser ma bien-aimée Isabelle et obtenir d'elle le pardon d'un abandon de dix-sept ans. Quand je ne serai plus, cher abbé, vous lui porterez cette cassette qui renferme la confession de ma vie entière ; elle y verra que son père fut encore plus malheureux que coupable ; vous quitterez l'Angleterre, mon bon ami, vous conduirez ces enfants au château de Kergoët dans le pays de Vannes, en Bretagne. Si mon frère refuse d'accueillir les enfants d'une étrangère, Isabelle sera heureuse de les voir, mon cœur me le dit, et elle remplacera près d'eux la mère qu'ils

ont perdue. Mettez-vous à genoux, chers petits ; la bénédiction d'un père porte bonheur ; je vais vous donner la mienne.

Bénédict et Henriette tombèrent près du lit de leur père, qui posa sa main défaillante sur leurs têtes inclinées.

— Adieu, mes bien-aimés, priez pour votre père et soyez heureux. Mon ami, servez-leur de père ; aimez-les comme je les aime, ne les abandonnez jamais, veillez toujours sur eux.

— Je vous le promets, répondit le prêtre, cachant mal sa vive émotion.

— Maintenant vienne la mort ; j'emporte l'assurance du bonheur de mes enfants, je me suis réconcilié avec mon souverain maître.... Je n'ai plus qu'un regret..., ma pauvre Isabelle !

— Elle vous pardonnera, cher comte, et vos enfants trouveront en elle une tendre sœur, une mère, j'en ai la conviction.

— Oh ! merci, merci, mon vénérable ami.

Le mourant embrassa une dernière fois ses enfants, posa ses lèvres sur le crucifix que lui présentait le prêtre..., puis ce fut tout.

Il serait impossible de décrire la douleur des deux enfants, lorsqu'ils eurent acquis la certitude que leur père n'était plus. Bénédict supporta plus

courageusement que sa sœur la violence de ce coup terrible.

Quand la jeune fille fut un peu remise de cette violente secousse, l'abbé de Verny songea à accomplir les dernières volontés de son ami. Il quitta l'Angleterre et s'embarqua pour la France, avec ses deux pupilles. On était alors au mois d'août 1840.

Bénédict et Henriette de Varville-Lepont, car on a sans doute reconnu le comte, étaient âgés, l'un de quatorze et l'autre de douze ans. Leur mère, femme acariâtre, méchante même, avait rendu son mari bien malheureux. Souvent il avait témoigné le désir de faire venir Isabelle près de lui, mais sa femme s'y était toujours fortement opposée. Alors, songeant à tout ce que sa fille aurait à souffrir de la part de sa belle-mère, il se décida à la laisser chez son oncle, où il pensait qu'elle était heureuse.

Quelques mois après la mort de la comtesse, il se disposait à faire le voyage de France, lorsqu'il tomba lui-même dangereusement malade. Il ne put donc, nous l'avons vu, embrasser avant de mourir cette enfant chérie qu'il connaissait à peine.

M. de Verny, fils d'émigrés français morts en

Angleterre, s'était intimement lié avec son compatriote, M. de Varville, dont il dirigeait la conscience et consolait les peines ; il aimait comme ses enfants Bénédict et Henriette, qu'il avait vus naître, qu'il avait initiés aux mystères de notre sainte religion et dont il avait dirigé les premiers pas dans le sentier du devoir et de la vertu.

Ni l'un ni l'autre ne ressemblaient à leur mère : Henriette avait la douceur et la bonté d'un ange ; Bénédict donnait les plus belles espérances. Le bon abbé était tout fier de ces chers enfants ; car c'était lui qui avait formé leurs jeunes cœurs à la vertu, et jeté dans leurs âmes la semence des qualités si précieuses dont elles étaient ornées.

Au physique, ils n'avaient non plus rien de leur mère : Bénédict avait les traits de son père, ses yeux noirs pleins de feu, son sourire doux et fier tout à la fois ; Henriette ressemblait à Isabelle ; elle avait son regard si doux, si bon, son charmant sourire, son teint éclatant de blancheur, ses magnifiques cheveux noirs et ondulés.

Henriette et Bénédict n'étaient heureux qu'ensemble, jamais le moindre nuage ne s'élevait entre eux, jamais la moindre querelle ne venait altérer leur bonne harmonie.

Henriette avait-elle une peine, Bénédict la par-

tageait ; était-ce au contraire celui-ci qui avait été contrarié, chagriné, la jeune fille s'efforçait de le consoler, ou s'attristait avec lui.

Bien souvent le comte leur avait parlé de cette sœur qu'ils ne connaissaient pas, et le nom d'Isabelle leur était devenu cher.

Dans leurs petites causeries ils parlaient d'elle, et plus d'une fois ils avaient prié leur père de les conduire à Isabelle ; mais le comte ne leur avait répondu que par ces mots :

— Plus tard !

Et les enfants, sans la comprendre, avaient respecté la volonté de leur père et ne lui avaient plus demandé leur sœur, sans pour cela l'oublier.

M. de Verny, que Bénédicte et Henriette aimaient presque à l'égal du comte, s'était occupé, avant de quitter Londres, de vendre les propriétés du défunt, selon qu'il le lui ordonnait dans son testament, ses enfants devant désormais habiter la France.

Les premiers jours de leur voyage, Bénédicte et Henriette ne s'ennuyèrent pas ; mais bientôt le temps leur parut long, et ils soupirèrent après leur arrivée en Bretagne, cette belle Bretagne dont on leur avait tant parlé et qui était la patrie de leur père !

II.

A CASTEL-NEVEZ.

Isabelle et Marguerite, s'étant rencontrées un matin chez Jeannine la paralytique, la quittèrent ensemble, afin de pouvoir causer quelques instants.

— Qu'avez-vous donc, Marguerite ? demanda M^{lle} de Varville ; je vous trouve bien pâle, souffrez-vous ?

— Depuis quelques jours j'éprouve un malaise que je ne puis trop définir ; bah ! ce ne sera rien, ne vous inquiétez pas, Isabelle, et donnez-moi des

nouvelles de vos cousines. N'avez-vous donc aucun espoir pour les yeux de M^{lle} Alice ?

— Aucun. Ah ! Marguerite, priez pour mes pauvres cousines, et je vous bénirai pour cette bonne action.

— Ah ! comme la tête me tourne ! interrompit Marguerite, forcée de s'appuyer contre un arbre pour ne pas tomber.

— Marguerite, Marguerite, vous m'inquiétez réellement, dit Isabelle en soutenant son amie.

— Ce n'est rien.... Voilà que c'est passé.... Seulement je ne me sens pas forte.

— Je vais vous conduire à Castel-Nevez, Marguerite.

— Mais non, Isabelle, ne vous donnez pas cette peine ; n'ai-je pas là ma bonne Monique ?

Mais la jeune fille fut bientôt incapable de se soutenir, Isabelle et Monique la portaient presque lorsqu'elles entrèrent dans la cour de Castel-Nevez. Olivier et Etienne, arrivés de la veille, s'y promenaient en attendant le déjeuner.

Le premier avait fait une maladie assez grave dont il achevait de se remettre dans sa famille, et le second avait prétexté des affaires indispensables pour pouvoir obtenir un congé et accompagner son ami.

— Ma pauvre Marguerite ! s'écria Olivier en s'élançant vers sa sœur, presque évanouie entre les bras d'Isabelle et de Monique.

— Qu'avez-vous fait à cette jeune fille, mademoiselle ? demanda Etienne d'un air furieux.

Isabelle le regarda tout étonnée.

— Mais rien, monsieur, dit-elle ; Marguerite s'est trouvée mal comme nous nous promenions ensemble, je me suis offerte à la reconduire ; près d'arriver à Castel-Nevez, elle s'est évanouie ; Monique et moi nous l'avons portée, pour ainsi dire, jusqu'ici.

Olivier remercia Isabelle et la fit entrer dans le salon où il porta sa sœur. La famille s'y trouvait réunie. M^{me} de Coëtvel se leva précipitamment et courut vers sa fille, qui ne tarda pas à recouvrer ses sens.

— Maintenant que vous voici entourée de votre famille, je vais vous quitter, ma bonne Marguerite.

— Merci de vos soins, chère Isabelle, répondit faiblement la jeune fille en tendant la main à son amie.

— Je vous suis bien reconnaissante de la peine que vous avez prise pour ma fille, mademoiselle Isabelle.

— Ah ! madame, le peu que j'ai fait pour Marguerite ne mérite pas de remerciement.

Isabelle prit congé et regagna Kergoët.

— Que t'est-il donc arrivé, ma chérie ? demanda la baronne à Marguerite, après le départ d'Isabelle.

— Mon Dieu, maman, depuis quelques jours je n'étais pas bien portante, et aujourd'hui, comme je me promenais avec M^{lle} de Varville, je me suis trouvée subitement très-fatiguée.

— Je ne vous savais pas si liée avec cette jeune personne, mademoiselle, dit aigrement le vicomte.

— M^{lle} de Varville, dit la baronne, est une jeune fille dont la société ne peut qu'être profitable à ceux qui en jouissent ; je vois avec plaisir son amitié pour Marguerite. Tout le monde aime et loue Isabelle ; elle a dans le pays une brillante réputation de vertu.

— Elle est au moins bien usurpée, murmura Etienne.

— Qu'en sais-tu ? demanda Olivier, qui se trouvait près de lui.

— Plus que je n'en puis dire.

Olivier haussa les épaules et s'éloigna. Mais le jeune lieutenant n'était pas le seul qui eût en-

tendu la réflexion d'Etienne, Paule aussi l'avait recueillie.

— Monsieur le vicomte, dit-elle du ton doux et insinuant qu'elle savait prendre parfois, que reprochez-vous donc à cette pauvre Isabelle ?

— Oh ! ne me le demandez pas, mademoiselle.

— Vous aurez été mal renseigné sur son compte, car M^{lle} de Varville-Lepont est vraiment fort bonne et fort aimable....

— Aimable, c'est possible ; mais bonne, c'est autre chose.... Elle m'a rendu service cependant, et cela seul me forcerait au silence, si je ne m'étais pas promis d'avance de me taire.

— Vous me faites frémir, monsieur Etienne ; c'est donc bien grave ?

— Plus que grave, mademoiselle, c'est terrible, c'est monstrueux.

— Vous m'épouvantez. Et vous n'en parlerez jamais ?

— Non.... A moins que.... Oh ! mais, mademoiselle, pourquoi m'interrogez-vous ainsi ?

— Pour savoir, apparemment. Voyons, monsieur Etienne, que craignez-vous ? Je ne suis pas bavarde, et d'ailleurs mon affection pour Isabelle vous est un garant de ma discrétion. Allons, dites.

Etienne, vaincu, murmura quelques paroles à l'oreille de la jeune fille, qui retint un cri prêt à s'échapper de ses lèvres.

— Oh ! c'est épouvantable, dit-elle seulement. Mais en êtes-vous sûr ?

— J'ai vu ! répondit simplement Etienne.

Pendant tout ce dialogue, la famille s'était occupée de Marguerite ; Camille elle-même avait secoué son apathie habituelle.

Bien que la jeune malade se trouvât plus forte, M^{me} de Coëtvel voulut qu'elle se mît au lit. Paule et Camille suivirent leur mère dans la chambre de Marguerite. La baronne, obligée de sortir pour donner quelques ordres, les laissa près de leur sœur ; Paule se mit à travailler, et Camille, la tête appuyée sur ses mains, demeura immobile au chevet de Marguerite.

— Ah ! mes sœurs, s'écria Paule sans prendre garde à la présence d'Eva, la jeune femme de chambre, qui rangeait dans l'appartement, comme j'en ai appris de belles sur le compte de nos voisines, les dames de Salmont, qui paraissent si bonnes et si charitables !... Elles sont orgueilleuses et médisantes, voilà tout.

Eva prêta l'oreille.

— Que dis-je ? médisantes, reprit Paule avec

emphase, c'est pis que de la médisance, c'est de la calomnie !...

— De quoi s'agit-il donc ? demanda langoureusement Camille.

— Elles ont dit mille horreurs de cette pauvre Isabelle de Varville, ton amie, Marguerite.

— Et qu'ont-elles dit ? demanda encore Camille sans s'émouvoir.

— Vraiment, je n'ose le répéter.

— Ma sœur, dit Marguerite de sa faible voix, il ne faut pas toujours prendre garde aux propos qui circulent autour de nous, crois-moi.

— C'est vrai, Marguerite, mais j'ai la certitude que les demoiselles de Salmont les ont tenus, ces propos, et j'en suis indignée. Je ne verrai bien sûr plus nos méchantes voisines, comme je le faisais autrefois.

— Qu'a donc fait Isabelle ? demanda encore Camille toujours de son même ton tranquille.

— Rien, ma sœur, c'est une calomnie, te dis-je. M^{lles} de Salmont sont jalouses d'Isabelle et elles veulent la perdre dans l'estime des gens de bien ; mais pour cela y avait-il besoin d'inventer des crimes ?

— Des crimes ! répéta Marguerite ; es-tu folle, Paule ?

M^{lle} de Coëtvel aînée murmura quelques paroles presque inintelligibles ; mais si bas qu'elles eussent été prononcées, Eva les avait recueillies.

Marguerite poussa un cri déchirant.

— Horreur ! horreur ! s'écria-t-elle, ma pauvre Isabelle !

Camille se leva indignée.

— Elles ont dit cela ? demanda-t-elle.

Et son œil si paisible ordinairement lança un éclair.

— Oui.

— Elles l'ont dit ?

— Oui, répéta Paule.

— En ce cas, ces demoiselles sont bien méchantes, dit Camille en se rasseyant, et nous avons bien été leurs dupes.

Eva avait pâli ; elle lança sur Paule un regard furieux, que celle-ci ne vit pas, et quitta la chambre.

— Est-il possible, dit Marguerite, qu'on ait eu la noirceur de jeter une telle accusation sur Isabelle ? Et sur quoi peut-elle être fondée ? Paule, on t'a trompée, ces jeunes filles n'ont pu dire cela, elles aiment trop Isabelle, elles la con-

naissent trop bien ! Mon Dieu ! mais c'est stupide et infâme !

— Elles l'ont dit, répliqua froidement Paule.

— Tais-toi, je t'en prie, Paule, dit Camille ; ne vois-tu pas le mal que tes paroles font à Marguerite ? Ne t'afflige pas, chère petite sœur, nous savons bien que M^{lle} de Varville est innocente.

— Oh ! sans doute, pauvre Isabelle !... Ce qui me navre, Camille, c'est la pensée qu'il se trouve des êtres assez méchants pour perdre une jeune fille aussi pure, aussi bonne, aussi vertueuse.

— Tu es bien peu raisonnable, Paule, dit Camille à sa sœur, après l'avoir entraînée bien loin du lit de Marguerite ; ce n'est pas aujourd'hui qu'il fallait nous faire cette épouvantable confidence.

Paule fit un geste d'impatience.

— Comme tu parles vite aujourd'hui ! répliqua-t-elle en reprenant son sourire railleur ; tu n'as pas la langue si bien déliée ordinairement.

— Et toi tu l'as souvent trop longue, ma chère, repartit Camille ; il vaut mieux parler lentement que trop vite, on s'expose moins à dire ce qu'il ne faut pas.

Paule se mordit les lèvres, elle ne s'attendait

point à la riposte de sa sœur, et ne sut que lui répondre.

Cette dame de Salmont dont elle avait parlé habitait une petite maison de plaisance à mi-chemin de Castel-Nevez à Kergoët; elle avait deux filles de dix-sept à dix-huit ans, qui s'étaient intimement liées avec M^{lles} de Coëtvel, leurs voisines; et depuis l'arrivée de ces dernières dans le pays, elles s'étaient vues presque journellement.

M^{me} de Salmont, femme aussi recommandable par son instruction, ses manières distinguées, que par ses vertus, avait comblé de bontés la famille de la jeune Eva; elle avait placé cette dernière chez le baron Mériadec de Coëtvel pour servir de femme de chambre à sa fille; elle avait pris chez elle son vieux père, qui était jardinier, et l'avait entouré de bienfaits; enfin, elle avait fait apprendre un état à chacun de ses trois frères.

Le cœur reconnaissant d'Eva fut indigné des accusations de M^{lle} de Coëtvel; c'est pourquoi elle avait quitté précipitamment la chambre de Marguerite et s'était à la hâte dirigée vers l'habitation de M^{me} de Salmont, où elle répéta la conversation des trois sœurs.

Les jeunes de Salmont avaient passé leurs premières années entre Isabelle et ses cousines; ce n'était que depuis la mort de la marquise qu'elles avaient cessé d'être reçues au château; néanmoins elles avaient gardé un touchant souvenir de leurs compagnes d'enfance, et ce fut avec une profonde indignation qu'elles accueillirent les paroles d'Eva; ce qui leur fit le plus de mal, ce fut cette odieuse accusation jetée sur Isabelle, et elles se demandèrent vainement qui avait pu inventer une telle monstruosité, et pourquoi on leur attribuait cette calomnie. Elles ne soupçonnaient pas Paule de Coëtvel, et cependant à elle seule était venue l'idée d'attribuer la révélation d'Etienne aux demoiselles de Salmont, non peut-être par pure malice, mais pour obéir à son besoin de parler, et parce qu'elle n'osait citer le vicomte, après la défense expresse qu'il lui avait faite de répéter ce qui s'était passé sous ses yeux à Kergoët.

III.

LES DEUX CROIX D'OR.

Le marquis de Kergoët venait de faire une nouvelle absence, et Isabelle, ne pouvant quitter le château, envoyait chaque jour Margaride ou Rosanne à Castel-Nevez s'enquérir des nouvelles de Marguerite.

Un jour, elle remit à la vieille bonne une petite boîte de chagrin noir, en la priant de la faire remettre à la jeune malade ; quand Margaride entra dans la cour de Castel-Nevez, Olivier et Etienne y faisaient leur promenade habituelle avant le déjeuner.

— Messieurs, dit Margaride, M^{lle} de Varville-Lepont m'envoie savoir des nouvelles de M^{lle} Marguerite, et prie de lui faire donner ceci.

Tout en parlant elle tendait à Olivier la petite

boîte de chagrin ; Etienne fit un geste comme pour s'en emparer, mais il se contint.

— Remerciez M^{lle} de Varville, dit Olivier, et dites-lui que ma sœur ne va guère mieux.

La vieille femme salua et sortit.

— Avant de porter cette boîte à M^{lle} Marguerite, dit Etienne, laisse-moi donc au moins voir ce qu'elle contient.

Pour toute réponse, Olivier lui présenta la boîte ; Etienne l'ouvrit et poussa un cri de surprise : la boîte contenait une petite croix d'or ciselée et tout à fait jolie.

— Mais j'en ai une pareille, Olivier, vois plutôt.

Et il montra à son ami une petite croix attachée à sa chaîne de montre, parmi une infinité de breloques. Les deux objets furent mis l'un à côté de l'autre, ils étaient parfaitement semblables ; seulement, sur la croix d'Etienne étaient gravées les initiales Y. K., et sur celle d'Isabelle les lettres I. V. Ce fut Olivier qui fit remarquer à son ami cette légère différence.

— Cette croix, dit Etienne, fut donnée à ma mère par sa meilleure amie, alors qu'elles étaient toutes deux jeunes filles ; j'ignore le nom de cette amie ; et cela ne doit pas t'étonner, j'étais si enfant quand je perdis ma pauvre mère. Ce-

pendant, je me souviens, comme si c'était d'hier, qu'elle me donna cette petite croix en me faisant promettre de ne jamais m'en séparer.

— Si ce n'étaient les chiffres qui diffèrent, on croirait ces bijoux faits sur le même modèle.

— I. V., reprit Etienne en examinant d'un air pensif la croix d'Isabelle; ma mère s'appelait bien Ignès de Voëlgoat; mais ces initiales sont aussi bien celles de M^{lle} de Varville.

— Permits-moi de la porter à Marguerite, nous en saurons plus long par elle. Tiens, petite sœur, dit le jeune homme en pénétrant dans la chambre de la malade, où Camille était seule avec elle, on m'a chargé de te remettre ceci.

— La croix d'Isabelle! Oh! je suis bien contente; car tu ne sais pas, Olivier, elle a été bénite à Sainte-Anne d'Auray, et Isabelle me l'envoie pour qu'elle me porte bonheur.

— Mon ami Etienne en a une toute semblable.

— Vraiment?... Est-ce que sa mère était M^{lle} Inès de Voëlgoat?

— Mais oui; qui donc t'a si bien instruite?

— C'est toute une histoire qu'Isabelle m'a racontée, histoire qu'elle tenait elle-même de la nourrice de sa mère, car elle n'avait guère qu'un an quand M^{me} de Varville quitta la France. J'ar-

rive au fait : M^{lle} Yolande de Rosven-Kergoët et M^{lle} Inès de Voëlgoat étaient unies dès leur plus tendre enfance ; c'étaient plus que des amies, c'étaient des sœurs. A vingt ans, Inès fut pour la première fois obligée de quitter son amie ; mais avant de se séparer, les deux jeunes filles voulurent échanger un souvenir. Elles se procurèrent quatre petites croix d'or qu'elles firent bénir à Notre-Dame d'Auray, et chacune d'elles en prit d'eux, afin que si elles venaient à en perdre une, il leur en restât une autre encore. Les croix de M^{lle} de Voëlgoat portaient les initiales de M^{lle} de Kergoët ; celles de cette dernière le chiffre de son amie. Lorsque Yolande, devenue la comtesse de Varville, quitta la France, elle mit une de ses chères petites croix au cou de sa fille et donna l'autre à sa nourrice, en lui recommandant d'en faire toujours porter une à Isabelle. Aujourd'hui, elle m'envoie celle-ci ; mais elle ne se séparera jamais de l'autre. Comme cela M. Etienne a les autres croix ?

— Je lui en ai vu une.

— Eh bien ! tu peux lui dire qu'Isabelle est la fille de la meilleure amie de sa mère.

— Tiens ! j'y vais de ce pas.

— Comment M^{lle} Marguerite a-t-elle reçu l'en-

voi de son amie ? demanda Etienne à Olivier du plus loin qu'il l'aperçut.

— Mais elle en a été très-contente ; et elle m'a appris le nom de l'amie de ta mère : c'était M^{lle} de Rosven-Kergoët.

— Bon ! la mère de M^{lle} de Varville ! s'écria Etienne, visiblement contrarié ; ah ! il ne manquait plus que cela. Il paraît qu'elle fait beaucoup de cas des objets qui ont appartenu à sa mère, ajouta ironiquement le vicomte, puisqu'elle les donne si facilement.

— M^{lle} Isabelle en a une autre semblable, répliqua Olivier ; si elle s'est dé faite de celle-ci en faveur de Marguerite, c'est parce qu'elle connaît la dévotion de ma sœur à sainte Anne d'Auray, où ces croix ont été bénites.

Le jeune officier redit à son ami les paroles de Marguerite.

— C'est vrai, je me souviens en effet que ma mère perdit une de ses croix, et quelle en fut très-désolée. En me donnant celle-ci, elle me la recommanda tout particulièrement ; oh ! je la garderai toujours, dit-il avec émotion, pauvre mère !...

— Crois-tu, Etienne, que si ta mère vivait encore, elle ne serait pas affligée de la répulsion que tu montres à l'égard de la famille de Kergoët ?

— Si ma mère avait su ce que je sais, Olivier, elle l'aurait partagée.

— Je prévois que tu vas retomber dans ta folie, dit en riant le lieutenant, et je te laisse la place.

— Non, non, murmura Etienne resté seul, ce n'est pas une folie, ni un rêve, c'est bien elle que j'ai vue.... dans cette chambre aux élégantes colonnes, éclairée par une seule lampe.... Oh ! il me semble y être encore !... Il me semble entendre ces cris déchirants, ces cris d'angoisse, d'agonie peut-être.... Pauvre fille !... Eh quoi ! après avoir été le témoin d'un tel spectacle, je pourrais l'envisager, elle, sans répugnance, lui parler !... Non, non, c'est impossible. Ma mère, ma bonne mère, si vous viviez encore, vous me pardonneriez, j'en suis sûr ; mon père, vous, l'honneur et la loyauté mêmes, vous approuveriez ma conduite. Qu'importe que l'on me taxe de folie, d'extravagance?... Oh ! s'ils avaient assisté à cette scène terrible ! Mais sans avoir vu, comment croire, quand les apparences sont si trompeuses?... Elle est belle, et elle paraît bonne. Sa bonté ! c'est un mensonge ; elle n'est que cruelle. Elle a une figure d'ange et un cœur de démon.

Après avoir parlé, Etienne baisa avec tendresse sa croix d'or. Marguerite, de son côté, montrait avec joie la sienne à ses sœurs.

IV.

CLÉMENCE.

L'absence du marquis de Kergoët dura trois jours ; il arriva comme onze heures du matin sonnaient au château de Kergoët ; et il était si pâle, si défait, sa noble figure portait l'empreinte d'une si profonde douleur, qu'Isabelle, qui était accourue, selon sa coutume, pour l'embrasser, s'arrêta effrayée de l'altération de ses traits.

— Une mauvaise nouvelle, cher oncle ? murmura-t-elle en attachant sur le marquis un œil triste et inquiet.

— Tout est fini, ma pauvre enfant ! répliqua-t-il en lui ouvrant ses bras ; nous sommes ruinés,

complètement ruinés!... Alice, Isabelle, Clémence, qu'allez-vous devenir?

Et le vieillard se jeta, accablé, sur un siège.

— Mon oncle, dit Isabelle en retenant à grand-peine ses larmes, pourquoi vous désoler? Tout n'est pas désespéré, peut-être.

— Et que veux-tu que j'espère, ma fille? Je vais avoir dans quelques jours la douleur de voir passer dans des mains étrangères la vieille demeure de mes pères, celle plus grande encore de vous voir réduites à l'indigence, mes pauvres enfants!

— Mon bon oncle, calmez-vous, je vous en conjure; soumettez-vous aux décrets du ciel avec votre résignation ordinaire, celle que vous nous avez enseignée. Je suis jeune, mon père, je travaillerai pour vous, pour mes cousines; de grâce, n'attristez pas vos enfants par l'excès de votre chagrin.

— Chère Isabelle, tu es l'ange de notre maison, la consolation de ma vieillesse.... Ah! si j'étais seul à souffrir, je ne me plaindrais pas; je remercierais le ciel de cette épreuve, en l'acceptant comme un moyen de salut; mais c'est pour vous, mes pauvres petites, que je redoute la misère et les maux qu'elle amène.... Ah! mon cœur est brisé.

Et le pauvre vieillard cacha son front dans ses mains avec accablement ; Isabelle vit une larme couler lentement sur ses joues creuses ; elle s'élança vers lui.

— Mon bon oncle, je partage toutes vos souffrances, je ressens toutes vos peines ; comme le vôtre, mon cœur est navré ; pourtant je m'incline sous la main puissante qui nous frappe, je la bénis ! Mon oncle, c'est vous qui m'avez appris la résignation.

Le marquis garda le silence durant quelques minutes ; sa tête se pencha sur sa poitrine ; mais quand il la releva, une douce sérénité brillait sur son front.

— Allons prier Dieu, mon Isabelle, dit-il ; il est la bonté même, et il aura pitié d'innocents enfants près de succomber sous le poids de l'infortune.

Le marquis et sa nièce allèrent se prosterner sur les dalles de marbre de la petite chapelle et prièrent.

C'était un touchant spectacle que celui de ce vieillard et de cette jeune fille abîmés devant Dieu. Ce vieillard, au front sillonné de rides, aux cheveux blancs comme la neige, dont quelques larmes silencieuses roulaient sur les joues creuses,

cette jeune fille, belle et pure comme un ange, les yeux noyés de pleurs, devaient attendrir celui qu'ils invoquaient.

Qu'on nous permette maintenant quelques explications.

Lorsque le marquis Bénédict de Rosven-Kergoët revint de l'émigration, il retrouva intacts ses biens, qu'un fidèle serviteur de sa famille avait achetés, afin de pouvoir les lui conserver ; mais M. de Rosven, quoique le serviteur s'y opposât, lui remit la somme qu'il avait déboursée pour racheter les biens de ses maîtres au tiers de leur valeur.

Malheureusement, quand ce vieillard mourut, bien des années après, il laissa un fils qui était loin de lui ressembler. Ce fils osa réclamer au marquis une somme qui, il le savait bien, avait été payée.

M. de Rosven intenta un procès à cet homme sans foi ; mais n'ayant aucun papier qui prouvât l'acquiescement de cette dette, il le perdit, et fut condamné à payer au fils de son serviteur la somme qu'il avait payée déjà, laquelle, jointe à de nombreux intérêts, se montait à un chiffre effrayant.

Voilà pourquoi nous avons vu le pauvre vieil-

lard rentrer désespéré dans ce manoir, qui ne serait plus le sien dans quelques jours, sa fortune n'étant pas assez considérable pour payer son déloyal créancier sans toucher à ce domaine de famille.

Isabelle seule connaissait les tourments de son oncle, qui n'avait point voulu en instruire Alice, assez malheureuse déjà.

En sortant de la chapelle, l'oncle et la nièce se rendirent à la chambre d'Alice, qui poussa un cri de joie en entendant la voix de son père.

— Eh bien ! Isabelle, où vas-tu donc ? demanda M. de Rosven en voyant la jeune fille se diriger vers la porte du fond de la chambre.

— Restez près d'Alice, mon oncle, je reviens à l'instant.

Isabelle fermait à peine la porte, qu'elle se trouva en face de Clémence, dont elle avait entendu le pas léger.

— Où vas-tu donc ? demanda cette dernière à sa cousine.

— Chez toi, Clémence.

La jeune fille fit une petite moue de mauvaise humeur.

— Non, dit-elle.

— Comme tu voudras.

Isabelle fit quelques pas ; Clémence resta un instant indécise, puis elle s'élança sur les pas de sa cousine, dont elle prit le bras.

— Allons où il te plaira, dit-elle.

Isabelle appela Rosanne, et, lui désignant la chambre d'Alice :

— Mon oncle... , fit-elle.

Rosanne comprit, et elle suivit les deux jeunes filles, qui parcoururent plusieurs chambres, Isabelle triste et pensive, Clémence toujours joyeuse.

Isabelle allait ouvrir une porte au hasard ; Clémence s'en aperçut et devint pâle comme un linge.

— Oh ! non, non, pas là, je t'en prie, s'écria-t-elle d'une voix suppliante en retenant le bras de sa cousine, n'entrons pas là.

— Mon Dieu ! murmura Isabelle, elle se souvient, elle ! et moi ! moi !... ah ! je suis toute bouleversée !

Rosanne essuya, derrière les jeunes filles, de grosses larmes qui roulaient sur ses joues.

— Ma pauvre maîtresse, dit-elle, c'est là que je vous vis pour la dernière fois !

Isabelle, en proie à une violente émotion, entraîna sa cousine dans une pièce voisine ; Clémence y retrouva toute sa gaieté.

Elle entonna en langue bretonne son air favori, la ballade des *Deux Jumeaux de Kergoët*.

Tout à coup elle interrompit son chant par cet éclat de rire qui lui était particulier.

Isabelle pâlit; elle s'approcha de Rosanne et lui dit quelques mots à voix basse.

M^{lle} de Kergoët avait perdu son enjouement; elle se promenait avec agitation, murmurant des mots sans suite, et donnant tous les signes d'un violent désespoir.

Soudain elle tomba à genoux, et, joignant les mains :

— De grâce ! s'écria-t-elle, ne l'amenez pas; c'est ma mère, laissez-la-moi.... Laissez-moi ma mère !

— Oh ! mon Dieu ! murmura Isabelle en essuyant la sueur qui perlait sur son front, n'aurez-vous pas pitié d'elle et de nous ?

Clémence se releva et recommença sa promenade autour de la chambre.

— Lâches ! s'écria-t-elle de nouveau, cette fois avec l'accent de la colère, qu'avez-vous fait de ma mère ? Parlez !... Qu'avez-vous fait de mon père ? Qu'avez-vous fait de mon frère, mon pauvre Bénédicte ? De mes sœurs ?... Vous me les avez tous

enlevés les uns après les autres ; faites-moi donc mourir maintenant !

La jeune fille parla longtemps encore ; tantôt sa voix était douce et suppliante , tantôt furieuse et menaçante. Isabelle et Rosanne suivaient avec angoisse chacun de ses mouvements. Clémence ne semblait même pas s'apercevoir de leur présence.

Elle se jeta avec accablement dans un fauteuil et se tut. Durant quelques minutes , elle resta comme absorbée dans une profonde méditation , puis un ruisseau de pleurs inonda ses joues ; elle passa à plusieurs reprises la main sur ses yeux , quitta son fauteuil et vint droit à Isabelle.

— Que faisons-nous donc ici ? lui demanda-t-elle en souriant ; tu m'avais promis de venir dans ma chambre.

Isabelle laissa échapper un soupir d'allègement.

— L'orage est passé , dit-elle à l'oreille de Rosanne ; et nous en avons été quittes pour la peur. Ma bonne Clémence , je n'ai pas oublié ma promesse , viens.

Clémence passa de nouveau son bras sous celui d'Isabelle , et les trois femmes quittèrent l'appartement témoin de cette scène étrange.

Quand M^{lle} de Varville revint dans la chambre

d'Alice , le marquis n'y était plus. Les deux cousines ne le virent presque point de tout le jour, il s'était retiré dans son cabinet. Alice ne demanda point ce qu'il y faisait ; mais Isabelle , qui connaissait les angoisses du pauvre père , savait qu'il s'occupait de ses enfants.

V.

LE CHATEAU DE VARVILLE.

Il était neuf heures du soir. La petite porte du parc de Kergoët, conduisant dans la campagne, s'ouvrit lentement ; une femme parut, qui la referma après elle.

Elle s'arrêta indécise ; mais, jetant un regard vers les tourelles du vieux manoir, argentées par les rayons de la lune qui glissaient sur un ciel pur, elle sembla prendre une résolution suprême et continua d'avancer.

Elle marcha précipitamment à travers la campagne et s'arrêta, après une heure de marche, devant une chaumière où elle frappa.

Quelques minutes s'écoulèrent avant que l'on vînt lui ouvrir ; enfin, elle entendit tirer les verrous, et un homme d'une cinquantaine d'années parut sur le seuil, une résine à la main.

— Quoi ! c'est vous, notre demoiselle ? s'écria-t-il en ôtant respectueusement le large chapeau qui couvrait des cheveux d'un blanc de neige.

— Mon brave Tanguy, je viens te demander un service.

— Un service ? répéta le bonhomme, et qu'est-ce que M^{lle} de Varville-Lepont peut avoir à demander à un pauvre vieillard comme moi ?

— Tanguy, tu m'es dévoué, n'est-ce pas ?

— Jésus Dieu ! mademoiselle Isabelle, quelle question vous me faites là !... Si je vous suis dévoué !... N'êtes-vous pas la fille de mon pauvre maître que j'ai tant aimé ? ajouta-t-il en se détournant pour essuyer une larme. Parlez, notre demoiselle, que faut-il faire ?

— Atteler à l'instant ta carriole, dans laquelle nous monterons tous les deux.

— Vous voulez quitter Kergoët, notre demoiselle ? s'écria Tanguy en reculant de surprise.

— Je veux partir, et tout de suite, Tanguy.

Bien qu'il ne comprît rien à l'idée de sa jeune maîtresse, le brave Tanguy s'empessa néanmoins

de lui obéir, et bientôt Isabelle put monter dans une vieille carriole que conduisait Mignon, le plus pacifique de tous les bidets.

— Maintenant, mademoiselle Isabelle, où allons-nous, s'il vous plaît? demanda Tanguy, quand il eut pris place aux côtés de la jeune fille.

— A Varville.

Tanguy tombait de surprise en surprise.

— A Varville! répéta-t-il.

— Tâche que nous y soyons bientôt, Tanguy.

— Demain, au point du jour, mademoiselle.

Tanguy disait vrai; il faisait à peine jour lorsqu'ils arrivèrent au village de Kersanor, à peu de distance duquel se trouvait le domaine des comtes de Varville.

Ils rencontrèrent quelques paysans qui se signèrent en les voyant se diriger vers le vieux castel.

— Que Notre-Dame d'Auray les garde! disaient-ils.

Le château de Varville, plus ancien peut-être que celui de Kergoët, avait été une demeure plus gigantesque, à en juger par les immenses tours à demi ruinées et privées de créneaux qui se voyaient encore; il était alors entièrement en

décadence ; le lierre grimpait sur la muraille, la giroflée fleurissait sur les tourelles. Arrivés non sans quelque peine dans la cour encombrée de pierres et où croissaient des ronces gigantesques, les voyageurs mirent pied à terre et s'avancèrent jusqu'à la grande porte d'entrée. Isabelle appela, le Breton agita le marteau avec force ; mais aucune voix ne répondit à leur bruyant appel.

Un quart d'heure se passa ainsi. Tanguy commençait à perdre patience et ne parlait de rien moins que d'enfoncer la porte, pour faire entrer la fille de ses maîtres dans sa demeure. Enfin un pas lourd et le bruit d'un trousseau de clefs se firent entendre, et une voix cassée demanda :

— Qui est là ?

— Ami ! répondit le Breton.

— Et votre nom ?

— Tanguy Craër.

— Moi ! c'est moi, nourrice ! cria Isabelle.

La porte, en s'ouvrant, laissa voir une petite vieille ridée, cassée, courbée sous le poids des ans.

— Chère nourrice ! dit Isabelle en s'élançant vers la vieille qui la regardait tout interdite.

— Isabelle ! c'est Isabelle ! cria-t-elle ; chère enfant, je ne vous reconnaissais pas ! Vous êtes

si grande, si changée ! Vous n'avez donc pas oublié votre vieille nourrice ?

— Certes non, ma bonne.

— Et moi, Mion Feudet, me reconnaissez-vous ?

— Vraiment oui, répondit la vieille. Et comment ne reconnaîtrai-je pas le brave Tanguy Craër, le meilleur serviteur de notre pauvre comte?... Mais ne restons pas là, ma chère enfant, venez voir votre père Alain.

Mion introduisit Isabelle dans une salle basse, où son mari s'occupait à réparer quelques instruments de jardinage. C'était un grand vieillard, bien plus robuste que sa femme, bien moins usé qu'elle.

— Alanik, dit-elle, ne connais-tu point cette demoiselle ?

Le bonhomme sembla chercher dans ses souvenirs.

— Bon saint Alain ! s'écria-t-il, n'est-ce point M^{lle} de Varville ?

— Eh ! oui, mon vieil ami, c'est moi, c'est cette petite Isabelle que vous avez élevée comme votre enfant jusqu'à l'âge de cinq ans.

— Ma chère petite maîtresse, que je suis donc content de vous revoir ! Ah ! si nos bons maîtres

étaient encore de ce monde, comme ils seraient heureux de vous voir si fraîche et si belle !... Mais on n'est sur la terre que pour souffrir : vous en avez bien vu, mademoiselle, depuis qu'ils ne sont plus.

— Oh ! oui, dit Isabelle en levant ses beaux yeux vers le ciel.

— Notre demoiselle, donnez-nous, je vous prie, des nouvelles de M. le marquis de Kergoët et de vos cousines.

— Depuis la mort de ma tante, qui a suivi de près celle de mon cousin Bénédicte, ils sont tous bien malheureux, mon pauvre Alain.

— C'était un si charmant jeune homme que M. Bénédicte, si gai, si avenant et si peu fier ! M^{me} Henriette, sa mère, c'était une vraie sainte. Ah ! bien sûr, mademoiselle, qu'ils doivent être dans le paradis du bon Dieu avec M^{me} la comtesse, qui était une vraie sainte, elle aussi.

A ces souvenirs si douloureux pour elle, Isabelle sentit de nouveau ses yeux s'emplir de larmes ; Mion s'en aperçut et essaya de faire diversion à cette tristesse.

— Je n'espérais plus vous voir, mon enfant, dit-elle en serrant doucement les mains de la jeune fille : je suis si vieille ! C'est bien à vous

d'être venue visiter votre pauvre Mion avant qu'elle aille dormir là-bas près de sa mère !

— Ce n'est pas seulement le désir de te voir qui m'a conduite à Varville, ma bonne ; j'y suis venue aussi pour chercher le dépôt que ma mère te remit avant de quitter la France.

— La cassette ? s'écria Mion, vous voulez la cassette, notre demoiselle ?

— Ce n'est pas sans raison, nourrice. Ecoutez-moi, ajouta Isabelle en s'asseyant sur un escabeau, vous êtes d'assez fidèles amis pour que je ne vous fasse pas un mystère de l'emploi auquel je le destine.

Isabelle apprit à ses anciens serviteurs le procès de son oncle, la mauvaise foi du fils de son domestique, et son impuissance à le payer sans vendre le patrimoine de ses pères.

— Avec le contenu de cette cassette et ce que possède mon oncle, il pourra payer cet homme déloyal sans se défaire de notre cher Kergoët, acheva Isabelle.

Mion pleurait à chaudes larmes ; Tanguy et Alain donnaient tous les signes d'une violente émotion.

— Que de malheurs, Jésus Dieu ! que de malheurs ! murmurait la nourrice.

— Notre demoiselle, si vous saviez !... s'écria Alain avec un profond soupir.

— Est-ce que vous n'avez plus la cassette ? demanda Isabelle avec effroi.

— Si fait, mais vous savez, elle a été enterrée par moi dans le grand parc, et....

— L'aurait-on dérobée, Alanik ? s'écria encore M^{lle} de Varville toute tremblante.

— Je n'en sais trop rien, mademoiselle, car on dit.... on dit qu'il y *revient*.

Malgré son chagrin, Isabelle ne put retenir un grand éclat de rire.

— Mon pauvre Alain, tu crois aux esprits ?...

— Ne riez pas, mademoiselle Isabelle, je vous en prie, c'est très-sérieux. Pas un paysan des environs ne voudrait s'aventurer dans le parc de Varville, fût-ce en plein midi. On dit que le comte de Varville, votre grand-père, vient avec ses sœurs s'y promener dans un linceul en secouant de lourdes chaînes.

— Les morts ne sortent point de leurs tombeaux, mon ami ; tu n'as que faire de les craindre.

Le bonhomme secoua la tête.

— Notre demoiselle, dit-il, je suis bien vieux,

j'ai vu bien des choses incroyables et j'ai entendu raconter bien des histoires....

— Fort invraisemblables, acheva Isabelle, et bonnes tout au plus à endormir les petits enfants.

— Oh ! je sais ce que je sais, répliqua le vieux Breton d'un ton sentencieux.

— Ainsi donc, tu refuses de m'accompagner dans le parc, Alain ?

— Eh ! ne serait-ce pas folie que d'y aller, notre demoiselle ? Votre cassette n'y est certainement plus, les malins esprits s'en seront emparés.

— Alors j'irai seule, dit vivement Isabelle.

— Dussé-je en mourir, je vous accompagnerai, notre demoiselle, dit Tanguy Craër.

— Toi aussi tu crois donc aux revenants ? En as-tu vu ?

— Pas moi, mademoiselle, mais feu ma pauvre mère en a vu. Elle a vu la grande dame noire des ruines de Kerfléac et la méchante lavandière de l'Etang-Maudit.

Isabelle partit d'un nouvel éclat de rire.

— Tout le monde assure que les jumeaux de Kergoët apparaissent chaque fois qu'il y a un événement heureux dans notre famille ; pour moi, qui habite le manoir, je ne les ai jamais vus.

— C'est qu'il y a bien longtemps que le malheur est sur Kergoët, notre demoiselle, dit tristement le vieil Alain.

— Ça, dit Isabelle, qui tenait à détourner la conversation, demain matin j'irai chercher ma cassette, puis nous quitterons Varville.

— Sitôt ? se récrièrent Alain et sa femme.

Isabelle leur fit comprendre qu'elle ne pouvait rester davantage ; le soir venu, elle déclara qu'elle comptait passer la nuit dans les appartements de sa mère.

— Mademoiselle, c'est impossible, dit Mion ; ils sont situés dans la tour du Géant, et l'on dit qu'à minuit toute la famille de Varville vient y faire le sabbat.

— C'est bon, répondit Isabelle en riant, la famille sera complète.

— Oh ! mademoiselle, mon enfant, je vous en prie....

Mais tout fut inutile ; Isabelle persista dans sa résolution, et force fut à Mion d'aller lui préparer un lit dans la chambre de la comtesse ; elle le fit en tremblant de tous ses membres. La jeune fille, tout entière à l'émotion que lui faisaient éprouver les lieux où tout lui parlait de sa mère, ne prit pas garde à la frayeur de sa nourrice.

— Ainsi vous êtes bien décidée à passer la nuit ici ? demanda encore la vieille femme avant de s'éloigner.

— Très-décidée, ma bonne ; bonsoir !

Isabelle, restée seule, vint contempler un portrait en pied de la comtesse de Varville, et des larmes amères lui vinrent aux yeux. Yolande, c'était en vérité Isabelle.

— Mère chérie, pourquoi avez-vous abandonné votre pauvre enfant ?

Isabelle se mit en prières, puis elle se jeta dans un grand lit dont les draperies de velours ornées de crépines d'argent étaient relevées par des flèches dorées.

Isabelle ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil. Elle fut soudain réveillée par un bruit étrange qui se faisait à quelque distance ; elle crut s'être trompée et se disposait à se rendormir, lorsqu'elle entendit, distinctement cette fois, plusieurs portes crier sur leurs gonds rouillés et des pas qui approchaient ostensiblement de sa chambre.

Isabelle n'était pas peureuse, mais elle était Bretonne, et partant un peu portée à la superstition ; son front se mouilla de sueur.

La porte de sa chambre fut doucement ou-

verte ; la jeune fille se blottit sous sa courtepointe, de manière pourtant à voir ce qui se passerait autour d'elle. Elle aperçut une forme blanche, qui, après avoir fait deux ou trois fois le tour de la pièce, sortit par une porte opposée à celle par où elle était entrée.

— Que veut dire ceci ? se demanda Isabelle en essuyant son front ; n'est-ce point un rêve ? Mais non, j'ai bien vu, là, près de moi, une ombre passer et repasser.... Je m'y perds.... Il m'est pourtant impossible d'ajouter foi aux contes absurdes de Mion.

— Eh bien ! ma chère enfant, avez-vous bien dormi ? demanda le lendemain matin Mion à Isabelle, qu'elle était un peu étonnée de revoir ainsi saine et sauve.

— Ma foi, pas trop. J'ai reçu une visite qui m'a franchement inquiétée.

— Doux Jésus ! vous avez vu un grand fantôme avec des yeux de flamme et traînant après lui des chaînes, n'est-ce pas, notre demoiselle ?

— Non, ma bonne, j'ai simplement vu une forme parcourir ma chambre.

— Une forme blanche ! sainte Vierge !... Vous avez entendu parler d'Arielle de Varville, notre demoiselle ? C'était la sœur de feu votre grand-

père, dont Dieu veuille avoir l'âme ! Eh bien ! on dit qu'Arielle de Varville, morte subitement à l'âge de dix-neuf ans, sans avoir pu recevoir les derniers sacrements, revient la nuit demander des prières aux vivants. C'est elle que vous avez vue, bien sûr. N'oubliez pas de prier pour cette pauvre âme en peine, ma chère enfant.

En cet instant une jeune et jolie fille entra dans la salle basse, fit une belle révérence à Isabelle et présenta à Mion une assiette de faïence en lui souhaitant le bonjour.

— Ma mère vous fait bien ses remerciements, mère Mion, dit-elle ; elle était bien bonne, cette crème.

— Tant mieux, ma Guillemette ; dis à ta mère que j'irai la voir un de ces jours.

La jeune Bretonne salua de nouveau et sortit.

— Mère nourrice, quelle est donc cette petite paysanne ?

— J'avais oublié de vous en parler, mon enfant. Guillemette et sa mère sont bien malheureuses ; elles n'avaient pas de logement, et je leur ai donné deux petites chambres au château. Vous ne m'en blâmez pas, notre demoiselle ?

— Vraiment non. Je veux les voir, Mion ; peut-être pourrai-je faire quelque chose pour elles....

La mère de Guillemette était seule quand M^{lle} de Varville et Mion entrèrent chez elle.

— Voici notre jeune maîtresse qui vient vous voir, ma pauvre Fantik.

— Mademoiselle de Varville ! Oh ! merci de votre bonté.

Isabelle s'informa avec intérêt de la position des deux femmes et offrit quelques secours à Françoise.

— Est-ce que vous n'avez pas peur dans ce vieux château qui est hanté, dit-on ? demanda Isabelle.

— Ma foi, notre demoiselle, je n'ai jamais vu de revenants.

— Mademoiselle en a vu, elle, dit Mion, frissonnant à ce souvenir, elle a vu le fantôme d'Arielle de Varville.

— Où cela donc, sainte Vierge ? cria avec effroi Fantik.

— Il est vrai qu'il est venu cette nuit quelqu'un dans ma chambre, mais je ne suis pas assez simple pour croire que c'est un esprit.

— Une âme en peine, mademoiselle.

— Ma pauvre Mion, j'aime mieux te laisser ta croyance que de chercher à la combattre ; ce serait par trop difficile.

Après sa visite à Fantik, Isabelle témoigna le désir d'aller chercher sa cassette. Tanguy se proposa en tremblant pour l'accompagner. Alain et sa femme essayèrent encore de la détourner de son projet.

— Allons donc ! il fait grand jour, les revenants ne se montrent-ils pas que la nuit ?

Alanik indiqua de loin le lieu où il avait déposé le trésor. M^{lle} de Varville s'y rendit avec Tanguy.

Celui-ci creusa longtemps avant de découvrir quelque chose ; enfin sa bêche heurta un corps dur, et le coffret apparut bientôt à leurs regards.

C'était un coffre de chêne recouvert de lames de fer. Tanguy le plaça sur une brouette qu'il avait amenée à cette intention, puis ils rentrèrent au château.

— Vraiment, j'ai du malheur, dit Isabelle en pénétrant dans la salle basse, je n'ai pu voir en face un seul esprit.

— Oh ! mademoiselle, pouvez-vous plaisanter ainsi, dit Mion scandalisée, quand si récemment l'âme de votre grand'tante Arielle vous est apparue !

La jeune fille fit aussitôt transporter son coffre dans la carriole, où elle monta, après avoir ten-

drement embrassé Mion et souhaité le bonjour à Alain.

— Chère enfant, votre vieille Mion ne vous verra plus.

— Je reviendrai, ma bonne, je te le promets.

— Merci, mon enfant; que Dieu vous garde, et vous aussi, Tanguy Craër!

— Allons, mon ami Tanguy, dit Isabelle, presse Mignon, car j'ai grande hâte d'être à Kergoët. Que doivent-ils penser? ajouta mentalement Isabelle; ils vont peut-être croire que je les ai abandonnés, mon Dieu!

VI.

L'ANGE DE KERGOËT.

— Mon Dieu ! se disait Alice de Kergoët , comme dix heures sonnaient à la pendule placée sur sa cheminée, il est bien tard, et Isabelle n'est pas encore venue me faire sa visite du matin ! Serait-elle malade ?

La journée entière devait se passer sans qu'Isabelle parût, et nous savons pourquoi.

— Je viens d'envoyer demander Isabelle dans tout le village, dit dans la soirée le marquis de Kergoët : son absence est inexplicable.

Mais, comme on le pense bien, cette recherche fut inutile ; personne n'avait vu Isabelle.

— Ma nièce nous abandonnerait-elle dans ce moment critique ? se demandait le vieillard avec

tristesse. Isabelle, que j'aime comme mes propres filles, Isabelle, jusqu'à ce jour ma seule consolation, l'ange gardien de notre maison !... Eh quoi ! craindrait-elle de partager la détresse de sa famille ?... Mais non, ne nous a-t-elle pas donné mille preuves de dévouement ?.... Et d'ailleurs, où irait-elle, la pauvre enfant ? Qui plus que nous saura, à défaut de fortune, l'entourer d'affection ? Isabelle, reviens, reviens vers ceux qui te chérissent, et que tu ne peux avoir véritablement abandonnés.

Le marquis ne pouvait rester en place ; il parcourait tout le château à pas précipités ; la nuit ne fit qu'augmenter ses angoisses sans lui apporter de sommeil, et le jour parut sans qu'il eût pris un seul instant de repos. C'était le surlendemain de la disparition d'Isabelle.

Le marquis se dirigea vers la chambre d'Alice.

— Aurai-je le courage d'apprendre à cette enfant toute l'étendue de notre infortune ? Vais-je pouvoir lui dire que dans quelques jours cette demeure, où elle jouit de tout le bien-être qu'elle puisse goûter dans sa position si triste, va lui être enlevée ?

— Vous me négligez, père, dit Alice en tendant son front au vieillard.

— Je m'occupais de toi pourtant, ma chérie ; oh ! va, ma pensée tout entière te suivait.... Mon Alice, arme-toi de courage.

— Mon père ! mon père ! s'écria la jeune aveugle, dont les traits se bouleversèrent subitement, vous avez appris quelque affreuse nouvelle au sujet d'Isabelle ?

— Non, ma fille, c'est de notre fortune qu'il s'agit....

— Mon bon père, puis-je m'occuper de notre fortune, quand je suis si tourmentée à l'égard d'Isabelle ?

— Hélas ! ma fille, je crains, en vérité, qu'Isabelle n'ait fui à l'approche du malheur, car, il faut que tu le saches, Alice, ma bien-aimée, nous n'avons plus rien !...

— Est-il possible, mon père !... Oh ! que va devenir Clé....

Elle s'arrêta subitement, puis reprit presque aussitôt d'un ton de doux reproche :

— Vous jugez mal Isabelle, mon père ; n'a-t-elle pas toujours été notre amie la plus dévouée, le bon ange de notre maison ?

— Ma pauvre fille, pardonne-moi, je suis tout bouleversé.

En cet instant, la porte fut rapidement ouverte, et Isabelle se précipita dans la chambre.

— Sauvés ! sauvés ! cria-t-elle, tandis que le marquis et Alice poussaient un cri de joie à la vue de la jeune fille.

— Isabelle, pourquoi nous as-tu causé tant d'inquiétude, méchante enfant ?

Pour toute réponse, M^{lle} de Varville montra à son oncle un coffret de chêne qu'elle avait fait apporter sur le seuil de la porte par Lormel et Tanguy.

— Qu'est-ce que cela ? demanda M. de Rosven surpris.

M^{lle} de Varville ouvrit le coffret, qui laissa paraître une prodigieuse quantité d'or et de bijoux.

— Mon oncle, permettez-moi de vous offrir ce petit trésor, que ma pauvre mère — en prévision peut-être de ce qui arrive aujourd'hui, — avait fait enterrer dans le parc de Varville, pour m'être remis quand j'en aurais besoin. Je suis allée le chercher moi-même, afin de vous l'apporter. Bon oncle, que je suis heureuse ! vous garderez Kergoët !

— Noble enfant, dit le marquis en embrassant sa nièce, et moi qui t'accusais de nous délaisser ! Alice, tu la connaissais mieux que moi.

— Cher oncle, est-il possible, vous aviez douté de votre Isabelle !... Allons, ne parlons pas de cela ; pensons seulement à utiliser le contenu de cette cassette.

— Mon enfant, je suis touché jusqu'aux larmes de ta générosité, mais je ne puis accepter ce que tu m'offres de si grand cœur. Jamais, ma chérie, je ne te priverai de ce que t'a légué ma pauvre Yolande.

— Mais, mon oncle, qu'ai-je besoin de cela, puisque je ne vous quitte pas, puisque je veux toujours vivre avec vous ?

— Isabelle, ma résolution est fermement prise.

— Mon oncle !...

Puis se penchant à l'oreille du vieillard :

— Que deviendront Alice et Clémence, si vous refusez ? lui dit-elle.

— Mon Dieu ! murmura le marquis à demi vaincu, que dois-je faire ?

— Acceptez, mon oncle. Oh ! je vous en prie ! ajouta-t-elle en joignant les mains.

— Puisque tu le veux absolument, je t'obéis, ma fille ; puissé-je un jour te le rendre au centuple !

— Mon oncle, je ne veux que votre tendresse.

— Chère enfant, ne sais-tu pas qu'elle t'est acquise depuis l'instant où tu entras dans cette demeure, qui par toi nous est rendue aujourd'hui ? Maintenant, ajouta M. de Rosven, je te dois une récompense, ma chère petite ; je ne te la ferai pas attendre.

— Que voulez-vous dire, mon oncle ?

Le marquis, sans lui répondre, sonna Lormel, à qui il dit quelques mots à voix basse.

Quelques instants après, la porte du salon Vert se rouvrait devant un vieux prêtre et deux jolis enfants.

— Où est-elle donc, notre bonne sœur ? s'écrièrent-ils ensemble.

Le marquis désigna Isabelle, qui regardait sans comprendre.

— Isabelle, ton père, dont nous ignorions le sort, n'est plus ; il est mort en sollicitant de loin un pardon que tu ne lui aurais pas refusé, et en léguant à ta tendresse ces deux orphelins.

M^{lle} de Varville entoura de ses bras les têtes bouclées des deux enfants, et les couvrit de baisers et de larmes.

— Ma bonne sœur ! répétaient Bénédicte et Henriette, suffoqués par la joie.

— Chers petits ! Oh ! je vous aimerai ! Et vous les aimerez aussi, mon oncle.

— Je les aime déjà, ma fille ; leurs noms seuls me les eussent rendus chers : Henriette, c'était le nom de ma femme ; Bénédicte, celui de mon pauvre fils et le mien aussi.

— Ainsi, mon pauvre père est mort sans que j'aie reçu ses derniers adieux, sa dernière bénédiction ! Parlez-moi de lui, chers enfants ; car je ne l'ai jamais connu, ce bon père, qui vous a aimés et dont vous avez reçu les caresses.

— Mademoiselle, dit l'abbé de Verny en tendant à Isabelle un petit coffret d'ébène, voici ce que mon pauvre ami me chargea, à sa dernière heure, de vous remettre. Vous trouverez là l'histoire de sa vie entière.

Isabelle prit le coffret et le porta religieusement à ses lèvres.

— Maintenant que ma mission est remplie, vous me permettrez de prendre congé de vous, monsieur le marquis.

— Quoi ! déjà ? se récrièrent tristement Henriette et Bénédicte.

— Est-ce que vous comptez retourner bientôt en Angleterre, monsieur l'abbé ? demanda le marquis.

— Je n'y retournerai pas du tout, monsieur ; je veux, au contraire, me fixer en France : j'ai promis au comte de ne jamais m'éloigner de ses enfants. Et d'ailleurs le pourrais-je ? Songez que je les ai presque élevés. Ainsi, console-toi, Bénédicte ; séchez vos pleurs, Henriette ; nous ne serons séparés que par quelques pas.

— Cher bon ami, quelle peur vous nous avez faite ! s'écrièrent les enfants en serrant tendrement les mains du vieux prêtre ; nous croyons que vous vouliez retourner à Londres.

Le marquis offrit au vieux prêtre un appartement au château ; mais il le refusa obstinément. Il acheta à peu de distance de Kergoët une petite maison blanche et coquette où il s'installa peu de jours après son arrivée à Guésévence.

Afin de témoigner au ciel leur reconnaissance pour le bienfait qu'il leur avait accordé, les habitants de Kergoët ne trouvèrent rien de mieux que de faire autour d'eux le plus d'heureux possible, mettant en pratique ce précepte que les pauvres sont les amis de Dieu, et que pour lui plaire il faut les secourir. Ce fut Isabelle — l'ange de Kergoët — qui fut chargée de distribuer d'abondantes aumônes dans tout le pays.

VII.

ACCUSATION.

Il était six heures du soir. Les habitants de Castez-Nevez étaient réunis dans la chambre de Marguerite, qui allait un peu mieux, quoique son état donnât encore quelques inquiétudes. On attendait un médecin étranger ; car celui de Guésé-vence, ayant été forcé de s'absenter durant plusieurs jours, avait désigné un de ses confrères pour le remplacer.

M^{me} de Coëtvel, assise près de la chaise longue où était étendue Marguerite, tenait une main de la jeune fille dans les siennes. Un peu plus loin se trouvaient Paule et Camille, puis Olivier et Anatole. Ce dernier était tout récemment en vacances.

— M^{me} de Salmont demande à parler à madame, dit Eva en survenant.

— J'y vais, répliqua la baronne.

— Chère maman, ne me quittez pas, dit Marguerite ; faites plutôt monter ici M^{me} de Salmont.

— A quoi bon ? dit Paule , qui avait rougi à ce nom ; sa conversation te fatiguera, Marguerite.

— Du tout, du tout, je t'assure.

— Comment va donc cette pauvre malade ? demanda M^{me} de Salmont après les premiers compliments, en s'approchant de Marguerite.

— Mieux , madame , beaucoup mieux, répondit la jeune fille.

— Il y avait bien longtemps que nous n'avions eu le plaisir de vous voir, chère madame , dit la baronne ; que vous êtes aimable d'avoir pensé à nous aujourd'hui !

— Madame , répliqua froidement M^{me} de Salmont, ce n'est pas seulement pour avoir le plaisir de vous voir que je suis venue à Castel-Nevez , c'est aussi pour solliciter une explication.

— Parlez , madame , dit la baronne un peu surprise.

— Ce que je viens vous demander est de la plus haute importance ; vous allez en juger, ma-

dame. Depuis quelques jours d'affreuses calomnies circulent dans le pays....

Paule devenait de toutes les couleurs.

— On dit, continua M^{me} de Salmont, — je désire que ce soit faux — que M^{lle} Paule de Coëtvel....

— De moi! madame.... Qu'ose-t-on dire de moi? s'écria la jeune fille, pouvant à peine dissimuler son trouble.

— On dit, répéta sèchement M^{me} de Salmont, que vous tenez des propos fort méchants, mademoiselle; il paraît que vous avez accusé mes filles d'avoir calomnié de la manière la plus infâme une jeune personne qui fut leur amie. La calomniatrice, c'est vous; car, sachez-le bien, Marthe et Ida sont incapables de noircir, que dis-je?... de perdre une jeune fille que chacun aime et admire.

La baronne était pâle, Marguerite pleurait en silence, Camille baissait les yeux, comme si les paroles de M^{me} de Salmont se fussent adressées à elle-même, Olivier et Anatole se regardaient avec une douloureuse surprise, Paule arrachait avec colère les franges de sa berthe pour se donner une contenance.

Aucun de ces différents personnages ne remarqua une figure dans l'entrebâillement de la porte laissée à demi ouverte par la visiteuse.

— Madame, répliqua Paule, je n'ai jamais dit de mal de M^{lle} de Varville, car je devine que c'est d'elle que vous voulez parler.

— Et qui donc a dit que....

— C'est moi, madame ! s'écria un jeune homme en se précipitant dans la chambre, malgré un autre jeune homme qui cherchait à le retenir.

— Etienne ! s'écrièrent les deux frères.

— Que voulez-vous, monsieur ? demanda en se levant la baronne, étonnée de la hardiesse du jeune homme qui pénétrait ainsi dans la chambre de sa fille.

— Justifier M^{lle} Paule, qu'on accuse, je le vois.

— Non, monsieur, répondit vivement M^{me} de Salmont ; c'est mademoiselle qui a accusé les autres.

— Madame, dit Eva en rentrant, M^{lle} de Varville est en bas ; faut-il la faire monter ?

— Sans doute, s'écria Marguerite, c'est moi-même qui l'ai fait prier de venir.

— Vous arrivez à propos, chère enfant, dit M^{me} de Salmont à Isabelle, qui venait lui souhaiter le bonjour, après avoir salué la baronne.

— Pourquoi donc, madame ?

— Isabelle, parlez franchement. Avez-vous jamais eu quelque reproche à faire à mes enfants ? Vous souvient-il que Marthe et Ida vous aient blessée en quelque manière ?

— Non, certes, madame.

— On prétend pourtant, ma chère petite, que vos anciennes amies ont bien mal parlé de vous.

— Qui a pu dire cela, madame ?

— Mademoiselle, répondit M^{me} de Salmont en désignant Paule par un geste écrasant de mépris.

— Permettez-moi, madame, de répéter de nouveau ce que j'ai dit tout à l'heure, repartit Etienne. M^{lle} Paule n'y est pour rien, c'est moi seul qui ai parlé contre mademoiselle.

— Vous, monsieur ! dit Isabelle en se retournant vers l'officier, qu'elle toisa d'un fier regard ; et que pouvez-vous avoir à dire sur moi, je vous prie ?

— Vous me le demandez, mademoiselle ?

— Sans doute.

— Etienne, prends garde, dit Olivier.

— J'attends votre bon vouloir, monsieur, dit Isabelle ; expliquez-vous.

— Mademoiselle, vous êtes la fille de la meilleure amie de ma mère ; je dois, je veux me taire.

— Et moi, monsieur, j'exige que vous parliez. Puisque vous accusez la fille du comte de Varville, il est juste qu'elle connaisse vos accusations.

— Mademoiselle, quoi qu'il m'en coûte, je vous obéirai.

Le vicomte s'inclina et s'assit. Chacun des assistants sentit, sans savoir pourquoi, un frisson lui parcourir le corps; Isabelle seule resta calme, son doux sourire sur les lèvres.

— Vous souvient-il, Anatole et Raphaël, reprit Etienne en se tournant vers les deux cousins, du pari que nous fimes l'année dernière, à peu près à cette même époque? Je m'engageai non-seulement à passer une nuit au château de Kergoët, mais encore à découvrir une sorte de mystère qui enveloppait les habitants de cette demeure. Vous me pardonnerez cette folie, mademoiselle?

— M. le recteur me l'avait déjà apprise, monsieur; continuez, dit Isabelle en souriant.

Etienne resta un instant étourdi de la parfaite indifférence de M^{lle} de Varville; puis il reprit:

— Après quelques difficultés de la part du concierge, je fus introduit au château; un vieillard en livrée me conduisit dans une chambre meublée à l'antique. Je me jetai tout habillé sur le lit

à colonnettes soutenant de sombres draperies parsemées d'étoiles , et je m'endormis. Réveillé en sursaut par un bruit de pas qui faisaient crier le parquet au-dessus de ma tête, j'entendis au loin un chant suave et doux comme doit l'être celui des anges....

— C'était un revenant, une âme en peine, interrompit Camille; ne nous effrayez pas trop, monsieur le vicomte.

— Les dernières notes du chant s'éteignirent dans le mystère de la nuit et furent suivies d'un long éclat de rire; puis je n'entendis plus rien et me rendormis. Mon sommeil dura peu, car un cri terrible qui me remplit d'épouvante vint l'interrompre de nouveau; et ce ne fut pas le seul que j'entendis....

— Mon Dieu! monsieur Etienne, j'ai peur, dit encore Camille.

— Et moi aussi, mademoiselle, j'eus peur, mais non pour moi, bien entendu. Voulant découvrir la cause des cris affreux que j'entendais, je m'acheminai vers le lieu d'où ils partaient. Après maints détours à travers ce dédale de chambres et de galeries, je me trouvai en face d'une porte mal close d'entre laquelle sortait une vive lumière; je collai mon œil contre une

des ouvertures ; si vous saviez ce que je vis !...

Etienne regarda Isabelle ; elle était très-pâle , mais toujours calme.

— Oh ! je tremble ! murmura Camille.

— M^{lle} de Varville ne tremble pas, elle, dit le vicomte avec un accent ironique.

— Non, monsieur, répondit la jeune fille d'une voix légèrement altérée.

— Que vîtes-vous donc dans cette chambre, monsieur Etienne ? demanda Paule.

— Un spectacle horrible, mademoiselle : une jeune femme d'une rare beauté, les mains solidement liées, était debout, appuyée contre une des colonnes de marbre de cette chambre, qui me parut magnifique ; un homme d'un âge mûr l'attachait par la ceinture à la colonne, tandis qu'une jeune fille, bien belle aussi, présentait à la malheureuse un verre dont elle refusait obstinément de boire le contenu. Une autre femme se tenait à quelque distance ; je ne pus trop voir ce qu'elle faisait, mais je crus apercevoir dans ses mains un objet long et brillant qui ressemblait à un poignard. La jeune fille, c'était vous, mademoiselle de Varville, vous qui vouliez empoisonner cette femme, ou l'assassiner peut-être.

— Oh ! c'est horrible ! s'écrièrent tous les assistants.

— Justifiez-vous, si vous le pouvez, mademoiselle, ajouta Etienne.

Isabelle garda le silence durant quelques minutes.

— Monsieur le vicomte, dit-elle enfin, tout ce que vous avez dit est vrai ; mais Dieu, qui connaît le fond des cœurs, peut seul juger ma conduite.

— Malheureuse enfant ! s'écria M^{me} de Salmont, quoi ! ce n'est pas une atroce calomnie ? Isabelle, dites que c'est faux.

— Madame, je jure par tout ce que j'ai de plus sacré — le nom de ma mère — que je ne suis pas coupable ; je n'en puis dire davantage.

— Oh ! mon Dieu ! fit M^{me} de Salmont en joignant douloureusement les mains, quel doute amer s'empare de mon cœur !

— Isabelle, dit faiblement Marguerite, ne démentiras-tu pas cette infâme accusation ?

— En effet, mademoiselle, ajouta sèchement Paule, si vous êtes innocente, que ne le prouvez-vous ?

— Parce que je ne puis offrir qu'une preuve, mademoiselle, et que celle-là est la seule que je ne puisse donner.

— Ah ! fit Paule avec un sourire railleur.

— Il me faudrait divulguer un secret qui n'est pas le mien, mademoiselle ; vous pouvez me croire coupable, si bon vous semble ; mais Dieu connaît tous mes actes, et il sait les juger ; cette pensée soutient mon courage. Permettez-moi de me retirer ; ma présence ne vous inspire sans doute que de l'horreur.

— Mademoiselle, dit Olivier en s'inclinant profondément devant la jeune fille, en nous quittant, je veux que vous sachiez bien que je n'ajoute aucune foi au récit de mon ami ; veuillez lui pardonner, mademoiselle.

— Je n'en veux nullement à M. de la Serrière, répondit Isabelle ; les apparences ont pu le tromper.

— Les apparences ! cria Etienne.

Olivier lui imposa silence.

— Et vous, Marguerite, me condamnez-vous aussi ?

— Oh ! Dieu m'en garde, Isabelle !

— Merci, merci, ma bonne Marguerite, répliqua Isabelle en serrant avec force les mains de la jeune malade.

VII.

LA CLEF DU MYSTÈRE.

Comme M^{lle} de Varville allait se retirer, le médecin entra.

— Monsieur Serbères, dit-elle.

— Oh ! s'écria Etienne, l'infâme ! c'est lui ! c'est lui !

— Est-ce de moi que vous parlez, monsieur ? demanda le docteur en toisant dédaigneusement le vicomte.

Ce fut alors qu'Isabelle parut effrayée ; elle joignit les mains en jetant au médecin un regard suppliant.

— Monsieur , demanda Etienne l'œil terrible,

qu'avez-vous fait de cette jeune femme que je vous ai vu attacher dans une chambre du château de Kergoët, tandis que mademoiselle lui présentait un poison, et qu'une autre femme attendait vos ordres, un poignard à la main ? Oh ! nous savons tout, allez !

— De grâce, ne dites rien, docteur, murmura Isabelle à l'oreille du médecin.

— Tout peut être révélé maintenant, répondit M. Serbères sur le même ton. *Elle* est en voie de guérison.

Isabelle faillit pousser un cri de joie.

— Et qui vous a dit, monsieur, que ce fût un poison ? demanda tranquillement M. Serbères en toisant toujours Etienne de son fier regard. Ne suis-je pas médecin ?

— Attache-t-on un malade pour lui donner un remède ? repartit Etienne en haussant assez peu poliment les épaules.

— Quelquefois, monsieur, quand le malade refuse de le prendre.

— Parlez ainsi à d'autres, monsieur ; je ne suis pas un enfant, et je me suis toujours laissé dire que c'était quelque dame riche que vous avez fait disparaître pour en avoir la fortune. Les crimes les plus cachés se révèlent parfois, monsieur ; j'ai

vu moi-même mademoiselle présenter à votre victime un verre duquel elle éloignait ses lèvres avec horreur et dégoût ; mais vous l'avez forcée à en boire le contenu. Oh ! c'est épouvantable ! M^{lle} de Varville, au moins, ne s'est pas défendue ; elle n'a pas, comme vous, essayé de nous faire croire d'absurdes mensonges.

— Ah ! mademoiselle, dit avec émotion le médecin, que vous êtes bien toujours la noble, la généreuse Isabelle !

— Il vous sied bien, monsieur, de faire l'éloge de votre complice ! dit le vicomte avec un pâle sourire.

— Etienne ! cria encore Olivier.

— Monsieur, dit gravement le médecin, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître, je me permettrai de vous dire que votre conduite n'est pas celle d'un homme de cœur ; car vous insultez une femme, et vous le faites d'une manière indigne !

— Monsieur, je n'insulte personne, je suis sûr de ce que j'avance ; j'ai vu !... Cette pauvre femme, qu'en avez-vous fait, dites ?... Elle est morte, sans doute, dans d'horribles souffrances.... Peut-être n'était-ce pas votre première victime, peut-être n'a-t-elle pas été votre dernière.

— Au fait, répliqua le médecin en raillant, pourquoi nous fussions-nous arrêtés en si beau chemin?... Il est fâcheux toutefois que nous ne soyons pas à Kergoët au lieu d'être à Castel-Nevez, j'aurais pu à l'instant vous présenter notre victime (et il appuya sur ce mot). Vous l'avez bien remarquée, sans doute ?

— Assurément. Elle avait de magnifiques cheveux bouclés et de grands yeux noirs.

— Elle les a encore, monsieur. M^{lle} Clémence de Kergoët est même plus belle que quand vous l'avez vue.

— M^{lle} de Kergoët ! répétèrent tous les assistants.

— Elle-même. Veuillez me permettre de justifier M^{lle} de Varville, puisqu'elle ne l'a pas fait, et qu'il peut se trouver ici des personnes qui aient ajouté foi aux soupçons absurdes de M. le vicomte.

— Mademoiselle a prétendu ne pouvoir s'excuser sans révéler un secret qui ne lui appartenait pas, dit Paule toujours railleuse.

— Mais comme ce secret peut être dévoilé maintenant, M^{lle} Isabelle me laissera parler. Vous devez vous souvenir, madame, continua le docteur en s'inclinant devant M^{me} de Salmont, qu'a-

près la mort de la marquise de Kergoët, M^{lle} Clémence fut tellement impressionnée, qu'elle tomba gravement malade. Elle se rétablit après avoir languï pendant six mois; mais, hélas! en recouvrant la santé, elle ne recouvra pas la raison.

— Ciel! elle était folle!

— Complètement. Tantôt on la vit triste et rêveuse, quelquefois rieuse et gaie; mais souvent aussi elle tomba dans des crises effrayantes. Alors elle ne se connaissait plus et brisait tout ce qui se trouvait sur son passage; elle devenait méchante et ne se plaisait qu'à faire le mal.

— Pauvre enfant! dirent quelques voix.

— Quand elle tombe dans ses accès de fureur, qui durent toujours fort longtemps, elle rit d'abord, puis elle se fâche. Ces accès finissent généralement par des larmes. M. de Rosven m'a confié sa fille, dont la présence lui fait un mal affreux. Il ne peut ni la voir, ni l'entendre, et à cause de cela on l'a reléguée dans les appartements de la Tour aux Gardes, qui sont les plus éloignés de ceux de son père. Sans doute, lorsque monsieur le vicomte, poussé par une curiosité que je ne puis comprendre et encore moins pardonner, nous vit près de M^{lle} Clémence, elle était dans une de ses crises furieuses. Il put en effet me voir l'atta-

cher à une colonne; mais le breuvage que M^{lle} Isabelle présentait à sa cousine était une potion calmante, quoique la pauvre aliénée refusât de la prendre. Quant à l'arme que monsieur remarqua dans les mains de la fidèle Rosanne, continua le docteur en souriant, c'était tout bonnement un couteau de cuisine que la vieille bonne porte toujours à sa ceinture, et dont elle venait peut-être de se servir pour trancher un cordon ou tout autre chose. M^{lle} de Varville a été pour moi une aide précieuse. Pauvre jeune fille ! que de nuits elle a passées sans sommeil ! que de scènes horribles dont elle a été témoin !

— Ce pauvre marquis est vraiment bien malheureux dans ses enfants, dit la baronne : l'un est mort loin de lui, l'autre est aveugle et l'autre folle. Cela attriste rien que de songer à une telle infortune.

— Grâce au ciel, il est au bout de ses malheurs, je l'espère, répliqua M. Serbères ; M^{lle} Clémence est beaucoup mieux, et j'espère pour elle. Monsieur, ajouta le médecin en se tournant vers Etienne, si vous n'êtes pas convaincu, retournez dans quelque temps à Kergoët, vous reconnaîtrez peut-être la chevelure bouclée et les grands yeux noirs de la fille aînée du marquis.

Etienne était si honteux de sa conduite, qu'il ne remarqua même pas la raillerie contenue dans les paroles du docteur.

— Mademoiselle, me pardonneriez-vous? s'écria-t-il. Je suis un misérable; et si ma mère vivait encore, elle me maudirait pour vous avoir calomniée si indignement.

— Monsieur, je n'ai rien à vous pardonner; tout était contre moi.

— Ne parlez pas ainsi, mademoiselle, je ne mérite pas une telle indulgence. Voyez, Olivier ne vous a pas crue coupable, lui!... Oh! mais, comment ai-je pu penser une telle chose? C'était absurde.

— M. Olivier n'a pas vu la scène dont vous avez été témoin, se hâta de dire Isabelle, voulant mettre fin aux regrets d'Etienne, qu'il eût volontiers exhalés toute la nuit, tant il était extrême en tout.

— Il vous reste à vous justifier aussi, mademoiselle, dit M^{me} de Salmont, s'adressant à Paule; cela vous sera plus difficile qu'à notre bonne Isabelle.

— Me justifier? Et de quoi?

— Vous avez peu de mémoire, quand vous le voulez, mademoiselle. Je veux bien vous répéter

les paroles que je vous ai adressées en entrant ici. On prétend que vous avez accusé mes filles de répandre sur M^{lle} de Varville les propos injurieux qui viennent d'être démentis.

— Madame, dit le vicomte, c'est moi qui ai communiqué à M^{lle} Paule mes injustes soupçons sur M^{lle} Isabelle. Je n'en ai jamais ouvert la bouche devant M^{lles} de Salmont.

— Paule, est-il possible que tu aies pu accuser tes compagnes ? dit M^{me} de Coëtvel avec accablement.

— Maman, je vous ju....

— Ne jure pas, Paule, dit Camille.

— C'est donc vrai, malheureuse enfant ?

— Non, maman, madame invente, je....

— Ma fille, dit sévèrement la baronne, madame est une femme que j'estime et que j'aime ; respectez-la, je vous prie.

— Je me retire, madame ; je sais maintenant ce qu'il en est. M^{lle} de Coëtvel a témoigné le désir de ne point continuer ses relations avec mes filles, elle sera satisfaite.

Et M^{me} de Salmont, se levant digne et froide, salua l'assemblée et se retira sans ajouter un mot de plus.

— Je perds une bonne amie, dit la baronne

avec chagrin ; mais je suis moins attristée de cette perte que de votre conduite, Paule ; vous faites le malheur de votre mère. Allez, mademoiselle, dans votre chambre, et tâchez d'y faire quelques sérieuses réflexions.

La jeune fille sortit sans donner une parole de regret, une larme de repentir.

Presque au même instant, Etienne, comprenant qu'il était de trop, regagna sa chambre. Isabelle embrassa la pauvre Marguerite, à demi brisée par tant d'émotions, serra la main de Camille, salua la baronne et revint trouver Margaride qui l'attendait à l'office.

Il ne resta plus dans la chambre de Marguerite que la baronne, Camille, ses frères, Raphaël et le médecin ; encore ce dernier ne tarda-t-il pas à s'en aller, après avoir prescrit une ordonnance.

— Mes enfants, combien le caractère de votre sœur me désespère ! dit alors la baronne. Ma résolution est prise, elle mérite une punition, et, quoi qu'il m'en coûte, elle la subira. Sitôt le rétablissement de Marguerite, je conduirai Paule au couvent, où elle restera jusqu'à ce qu'elle se soit corrigée.

— Oh ! grâce pour elle !

— C'est impossible. Par son odieux caractère Paule se fait haïr de tous ceux qui l'approchent. N'est-ce pas affreux de calomnier des jeunes filles à qui je voudrais de toute mon âme qu'elle ressemblât ? Elle est orgueilleuse, jalouse, méchante ; puisse-t-elle nous revenir bonne, simple, douce ! Alors, comme je serai fière de la nommer ma fille ! Camille, tu n'as point les travers de ta sœur ; j'en bénis le ciel ; mais tu en as un grand, malgré cela ; tâche de t'en corriger, si tu veux que l'on t'aime. Prends pour modèles ces vertueuses jeunes filles que tu as sous les yeux, et tu t'en trouveras bien.

— Oui, oui, maman, je vous le promets ! s'écria la jeune fille en fondant en larmes.

— Bien, mon enfant, toi, du moins, tu as du cœur, et j'espère.

Malgré ce que purent dire les jeunes gens pour fléchir M^{me} de Coëtvel, elle fut inflexible, et il fut décidé que Paule de Coëtvel entrerait incessamment au couvent de Vannes.

IX.

BONHEUR. — LE FANTÔME.

Trois mois après les scènes que nous avons décrites, le marquis, heureux du bonheur que répandaient ses enfants autour de lui, heureux surtout de la parfaite guérison de sa chère Clémence, causait un jour avec sa jeune famille de leurs anciennes infortunes, et remerciait avec elle le Dieu qui les avait fait cesser, lorsqu'on vint le prier de passer au salon, où l'attendait M. de Coëtvel.

La grande tenue et l'air solennel du baron firent présager au marquis qu'il s'agissait de quelque importante affaire.

— Monsieur le baron, vous nous tenez rigueur, dit le marquis en tendant la main à son visiteur.

— Que voulez-vous, monsieur, l'état de notre pauvre Marguerite nous a, pendant quelque temps, causé de si vives inquiétudes, qu'il nous a été impossible de songer à autre chose. Depuis un mois elle va beaucoup mieux, et aujourd'hui que je n'ai plus aucune crainte, je viens vous dire toute la part que j'ai prise aux événements heureux qui sont survenus dans votre maison.

— Je vous remercie, monsieur, de votre bienveillant intérêt.

M. de Coëtvel, après quelques instants d'un assez banal entretien, exposa enfin le but de sa visite.

Il venait demander la main de M^{lle} de Varville-Lepont pour M. Olivier de Coëtvel.

— Nous avons reconnu dans M^{lle} de Varville, ajouta le baron, des vertus si précieuses, que celui à qui elle unira son sort pourra se dire le plus fortuné des hommes.

— Votre demande nous honore, monsieur, et je ne vous cacherai pas que pour ma part je serais avec bonheur se resserrer les liens qui nous unissent ; mais je dois consulter ma nièce.

— C'est trop juste, monsieur, il ne faut con-

trurier en rien les inclinations de M^{lle} de Varville. Mon fils et nous tous désirons vivement qu'elle fasse partie de notre famille ; mais si ce projet pouvait le moins du monde lui déplaire, nous y renoncerions, avec regret, c'est vrai, mais en faisant des vœux pour son bonheur.

— Merci, monsieur ; vous êtes, je le sais, un fidèle ami.

— L'amitié que je vous ai vouée, ainsi qu'à votre estimable famille, ne s'éteindra qu'avec ma vie. Je suis encore chargée par mon fils d'une autre commission par laquelle j'aurais peut-être dû commencer. Olivier a pour ami un jeune oculiste qui est depuis quelques jours à Castel-Nevez ; si vous vouliez lui permettre de voir M^{lle} Alice, peut-être réussirait-il à lui rendre la vue.

— Ah ! je le voudrais ! Mais tant d'autres ont échoué.

— M. Edgard L^{***}, quoique bien jeune, a fait des cures merveilleuses ; laissez-le essayer. Voyons, quand voulez-vous que je vous l'amène ?

— Le plus tôt possible, cher baron ; vous comprenez mon impatience.

— Je fais plus, je la partage.

M. de Rosven, attendri, tendit la main au

baron, qui prit congé de lui. Mais dès le soir même il était au château avec l'ami de son fils. Edgard examina attentivement les yeux de l'a-veugle et déclara qu'il y avait espoir.

L'opération fut douloureuse ; mais Alice la supporta sans laisser échapper une plainte.

— Je vois ! je vois ! s'écria-t-elle avec transport.

Mais avant qu'elle eût pu distinguer clairement ceux qui l'entouraient, un bandeau fut placé sur ses yeux. On ne le lui enleva qu'au bout de huit jours ; la pauvre enfant faillit s'évanouir de bonheur en revoyant les traits chéris de ceux qu'elle aimait.

Dès lors, tout changea à Kergoët. Clémence et Alice, parfaitement remises, Isabelle et sa jeune sœur Henriette unirent leurs efforts pour rendre au baron la vie douce. Elles se lièrent intimement avec Marguerite et Camille. Car cette dernière avait bien changé. Les paroles de sa mère et la conduite de sa sœur avaient fait impression sur son cœur. Elle avait essayé de se corriger, elle y avait mis de la persévérance, elle avait sollicité le secours du ciel, et elle avait réussi. Aussi elle fut récompensée de ses efforts ; car, à mesure qu'elle devenait plus aimable, elle était plus aimée.

Le vicomte de la Serrière avait disparu peu de jours après la soirée où il avait jeté sur la vertueuse Isabelle une si monstrueuse accusation. Il avait quitté le régiment, et Olivier lui-même ne savait point ce qu'était devenu son ami.

Tout le monde était heureux au pays de Gué-sévence, même l'abbé de Verny, qui s'était lié d'une étroite amitié avec le digne recteur.

Isabelle ayant demandé à retourner à Varville, toute la famille s'y rendit un jour. Mion crut mourir de joie en revoyant sa jeune maîtresse, sa famille, et surtout les deux jeunes enfants du comte.

La pauvre Fantik était morte. Isabelle intéressa son oncle au sort de Guillemette, qu'elle ramena en qualité de femme de chambre.

Je ne sais si les esprits de Varville furent effrayés de l'invasion de ces visiteurs, mais on ne revit plus de fantômes aux yeux de flammes courir dans les allées du parc, ni l'âme en peine d'Arielle de Varville parcourir les sombres corridors de la tour du Géant, quand venait l'heure de minuit.

Chose étrange ! on entendit parler à Kergoët de visions surnaturelles, et le bruit courut dans tout le pays que les jumeaux de Kergoët apparais-

saient dans leur demeure où le bonheur était revenu.

Le vieux Lormel et Margaride assurèrent avoir vu une grande forme blanche danser à minuit sous les arbres du parc, légère comme une sylphide, et folâtrer à la lueur argentée de la lune.

Rosanne, elle, ajouta qu'elle avait aperçu une ombre glisser entre les colonnes des galeries et pénétrer dans la chambre de Guillemette.

Guillemette n'était-elle point l'effrayant fantôme ?

Eh ! oui, la pauvre jeune fille était somnambule. Chaque nuit elle désertait sa chambre pour faire une promenade nocturne, et c'était là cette âme en peine qui avait visité Isabelle de Varville lors de son premier voyage au manoir de ses pères.

Ceux qui de loin voyaient la silhouette de Guillemette se dessiner sous les grands arbres du parc de Kergoët, ne manquaient pas de la prendre pour le fantôme d'un des frères jumeaux : de là était venu le bruit de leur fantastique apparition.

X.

CONCLUSION.

Deux ans s'étaient écoulés depuis l'entrée de Paule de Coëtvel au couvent de Vannes. Des notes bien consolantes étaient enfin adressées à M^{me} Thérèse sur la conduite de sa fille, qu'elle n'eût point encore rappelée près d'elle sans une grave circonstance : Anatole allait épouser Alice de Kergoët.

Paule fut donc rappelée. Pauvre Paule, comme elle avait souffert pendant les deux années qu'elle avait passées loin de ses parents, qui pas une fois n'étaient venus la voir !...

Oui, elle avait bien souffert ; mais sa bonne mère avait plus souffert peut-être encore.

Comme son orgueil s'était rabattu ! C'est que ses yeux s'étaient ouverts enfin, et qu'elle avait sondé la profondeur de l'abîme sur lequel elle était suspendue. Le repentir avait pénétré dans son cœur comme une rosée bienfaisante dans une terre sèche et aride. Pour la première fois, Paule se demanda si la route qu'elle suivait conduisait bien au bonheur. L'image d'Isabelle, heureuse même au milieu de ses infortunes, fut une réponse à cette question tardive. Alors Paule courba sa tête superbe, elle s'humilia devant Dieu, et elle pria. Elle pria vraiment et promit au Seigneur de l'aimer et de le servir avec zèle.

Le bon recteur avait béni le mariage d'Olivier et d'Isabelle. Ce fut lui qui unit Anatole et Alice, lesquels quittèrent Guésévence un mois après leur mariage, pour aller habiter Nantes, où le jeune homme occupait un emploi dans la magistrature.

Le départ d'Alice fit bien du mal au marquis de Kergoët, qui était habitué à avoir autour de lui tous ses enfants ; mais Isabelle, dont le mari avait quitté le service, lui restait ; et comme au jour de l'infortune, elle serait sa consolation, sa providence. Clémence était là, et, comme aux jours de son enfance, elle égayait tout autour d'elle ; puis

Henriette grandissait, et elle était déjà la vivante image de sa sœur.

Isabelle allait bientôt perdre sa meilleure amie, ou du moins en être séparée.

Raphaël, qui venait d'être nommé substitut du procureur du roi à Rennes, sollicita la main de la bonne Marguerite, qui ne lui fut point refusée.

Isabelle, privée presque à la fois de Marguerite et d'Alice, reporta toute son affection sur Clémence.

D'ailleurs, la jeune femme puisait dans ses devoirs des consolations divines. Devenue épouse et mère, elle ne perdit jamais ce sublime courage que, jeune fille, elle avait montré.

Le marquis de Kergoët parvint à une extrême vieillesse et put jouir du bonheur de ses chers enfants. Le bon curé le précéda dans la tombe. Le jour de sa mort fut un jour de douleur générale.

La nouvelle parvint aux habitants de Guésé-
vence qu'un jeune prêtre dont on ignorait le nom allait venir remplacer le bon recteur. Qu'on juge de la surprise des familles de Coëtvel et de Kergoët, en reconnaissant dans l'ecclésiastique annoncé Etienne de la Serrière.

Sa disparition fut expliquée. Le jeune homme

s'était retiré dans un séminaire, pour y étudier les dogmes de notre sainte religion ; craignant d'être ébranlé dans sa résolution, il n'en avait point instruit ses amis.

Comme il était changé, Etienne de la Serrière ! Le brillant officier était devenu un simple prêtre, l'étourdi un homme grave et posé.

Quelquefois, lorsqu'il conversait avec Isabelle, elle lui avait rappelé la nuit qu'il avait passée au château de Kergoët, alors qu'il était sous-lieutenant de hussards ; mais ayant vu que ce souvenir affectait le jeune prêtre, elle n'en avait plus reparlé. Lui, dans ses instructions aux enfants d'Isabelle, il disait parfois :

— Mes petits amis, gardez-vous de juger les actions de votre prochain, gardez-vous de soupçonner sa conduite et surtout de faire part de vos soupçons, car les apparences sont trompeuses ; et si vous saviez quels maux peuvent résulter d'un jugement téméraire ! Dieu, mes enfants, a dit : « Ne jugez point, vous ne serez point jugés. »

Isabelle fut heureuse, heureuse du bonheur qu'elle répandait autour d'elle et de celui qu'elle trouvait dans l'accomplissement de ses devoirs.

Alice, Clémence et Marguerite, ces jeunes femmes si parfaitement chrétiennes, ne dévièrent

jamais du chemin que leur avaient tracé leurs pieux parents.

Henriette devint une seconde Isabelle, Bénédict ne démentit point les espérances qu'enfant il avait données.

L'abbé de Verny s'endormit du sommeil du juste, tranquille sur le sort de ses pupilles et calme comme le chrétien qui ne redoute point la mort, parce que sa vie a été saintement employée.

Camille s'efforça de suivre les pieux exemples qu'elle avait sous les yeux et bannit de son ménage l'ennui que, jeune fille, elle entraînait à sa suite.

Pour Paule, cette pauvre égarée dont la punition fut si cruelle et le repentir si sincère, nous demandons indulgence et pardon.

Au village de Guésévence, en Bretagne, on bénit chaque jour la mémoire de celles que Dieu semble lui avoir données comme autant d'anges chargés de veiller à sa garde . . .

FIN.



TABLE.

PREMIÈRE PARTIE.

	PAGES
I. — La Famille de Coëtvel.	7
II. — Les trois Sœurs.	17
III. — Le Château de Kergoët	27
IV. — Un Pari.	33
V. — Une Nuit au Château de Kergoët.	45
VI. — Isabelle.	57
VII. — Contrastes.	67
VIII. — Étienne de la Serrière.	73
IX. — A Kergoët.	84
X. — Alice.	92

DEUXIÈME PARTIE.

I. — Les Orphelins.	105
II. — A Castel-Nevez.	111
III. — Les deux Croix d'Or.	122
IV. — Clémence.	128
V. — Le Château de Varville.	137
VI. — L'Ange de Kergoët.	153
VII. — Accusation.	161
VIII. — La Clef du Mystère.	171
IX. — Bonheur. — Le Fantôme.	181
X. — Conclusion.	187

FIN DE LA TABLE

ROUEN. — Imp. MÉGARD et C^o, rue Saint-Hilaire, 136.

INSTYTUT

BADAŃ LITERACKICH PAN
BIBLIOTEKA

00-511 01/1014. org.pl Swiat 73

Tel. 26-68-82

Le château de Yorgochel.

360—

8412.40

F

24.120